



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

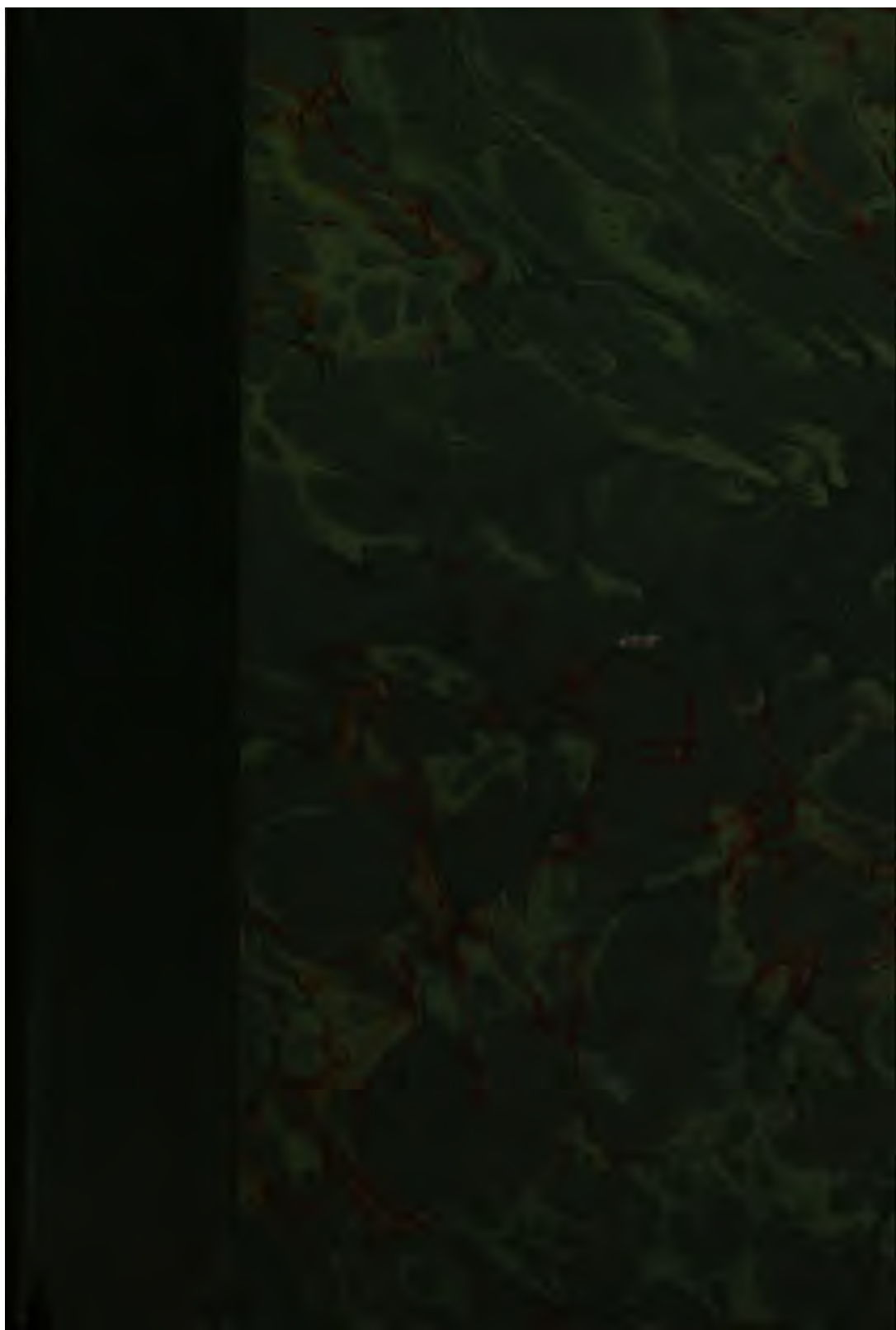
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

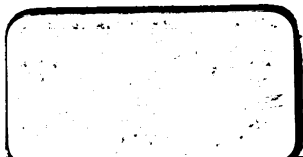
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

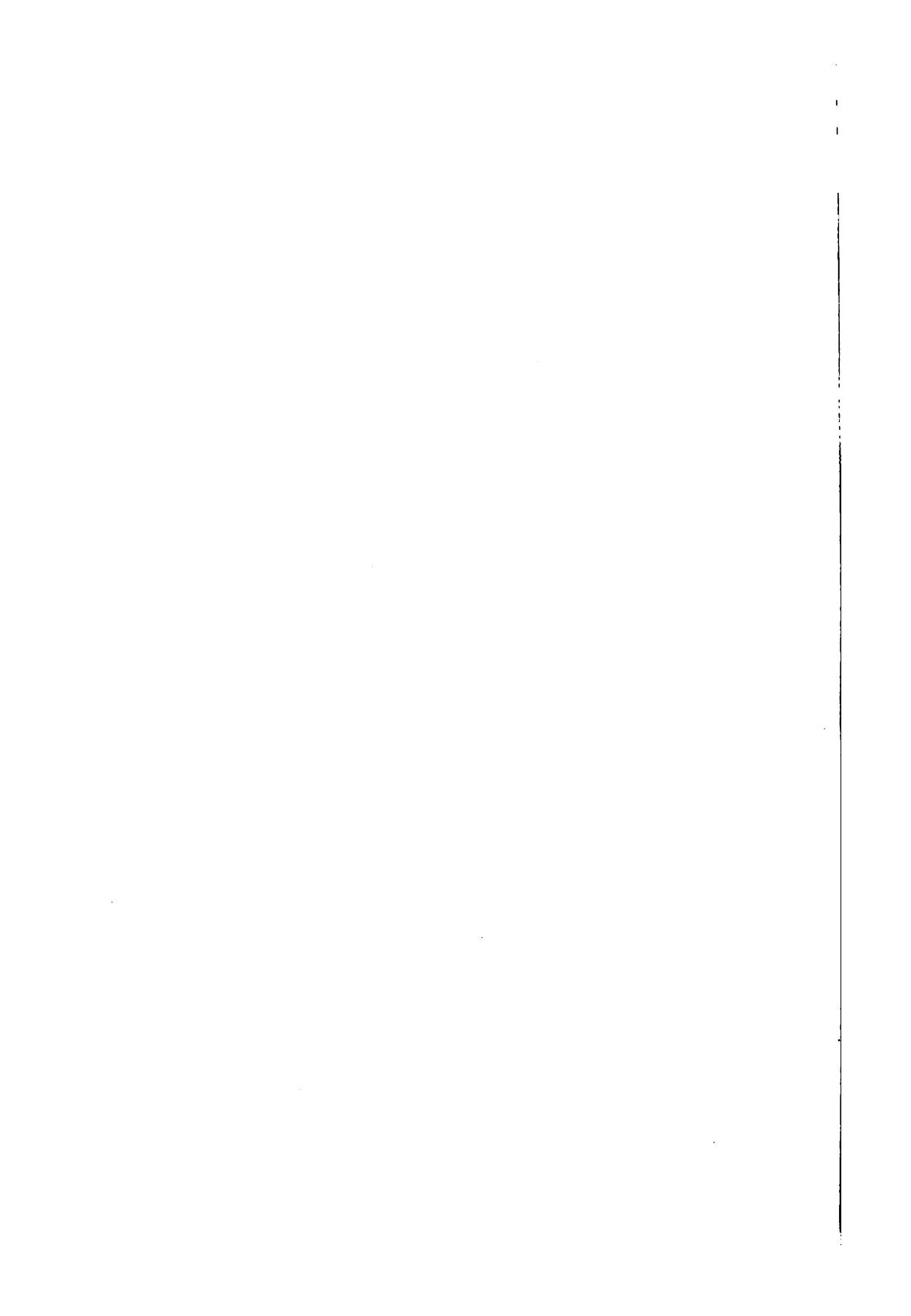


383.3 Len

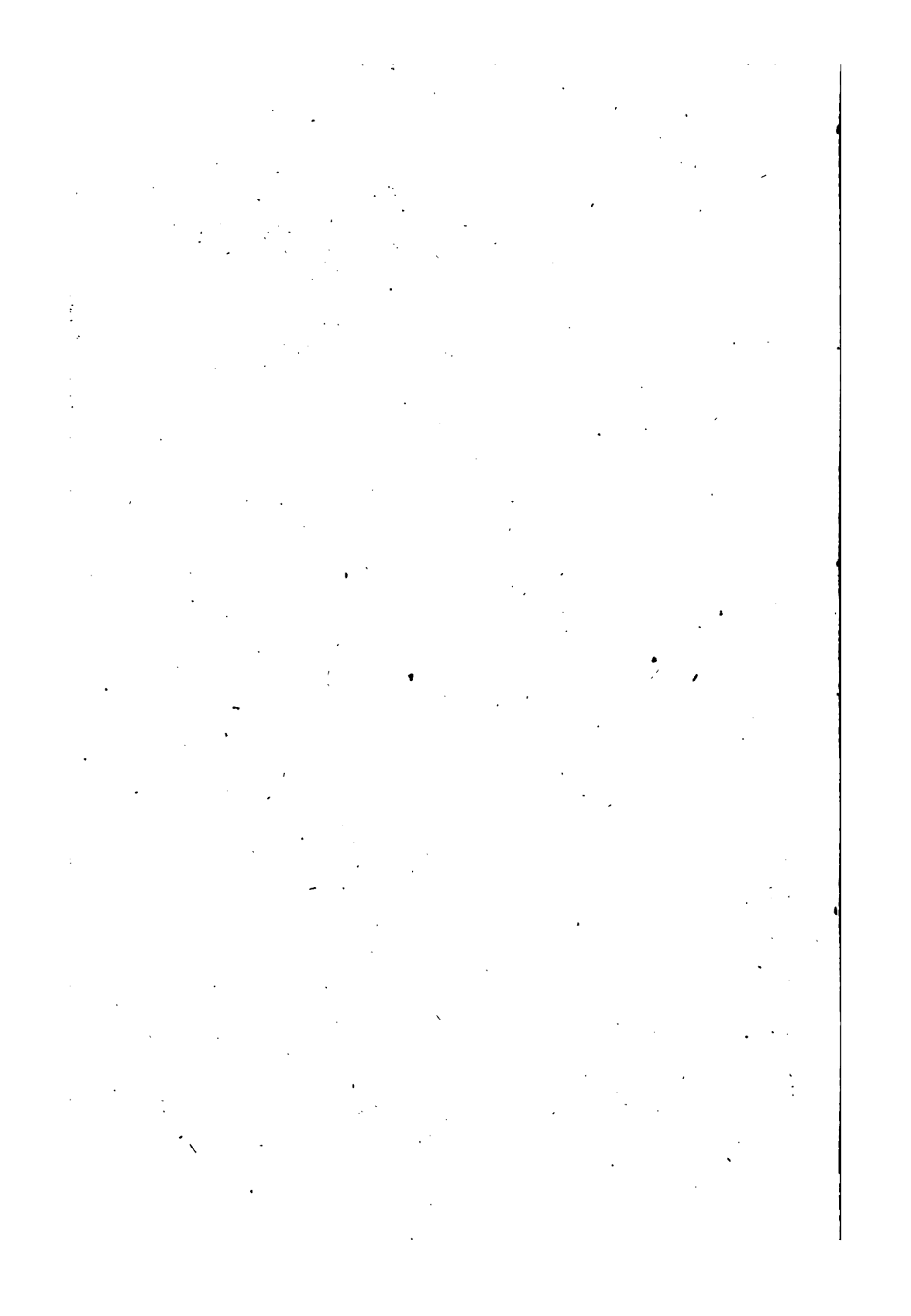




305765201T



EXPLICATION
D'UN
MANUSCRIT ÉGYPTIEN.



EXPLICATION

D'UN

PAPYRUS ÉGYPTIEN,

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE de Gravures, augmentée de Notes instructives sur chaque sujet représenté, de l'explication d'un autre Papyrus conservé à la Bibliothèque du Roi, et d'une Peinture découverte à Thèbes dans le tombeau des Rois,

PAR ALEXANDRE LENOIR,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Créateur et Administrateur du Musée royal des Monuments français, Membre de la Société Royale des Antiquaires de France, de l'Académie Italienne, de celle des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse; de la Société Philotechnique; de l'Athénée de la Langue française, et des Sociétés libres des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, de Soissons, du département de la Loire-Inférieure, etc., etc., etc.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'HACQUART.

1816.



8 JUL 1962

EXPLICATION

D'UN

MANUSCRIT ÉGYPTIEN.

Les hiéroglyphes consistent à déterminer des symboles ou des emblèmes pour remplacer les objets. On a dit : les Mexicains n'avaient point ces symboles ; ils copiaient les objets même ; de sorte qu'ils peignaient un arbre pour représenter un arbre , et il en était ainsi de toutes les choses dont se composaient les tableaux sacrés que leurs prêtres présentaient au peuple. C'est là l'écriture primitive ; et l'homme de la nature , pour exprimer matériellement les impressions morales qu'il ressent à la vue des grandes merveilles de la nature , a dû nécessairement peindre les objets tels qu'ils existaient avant d'être en état de les décrire ; ainsi il s'est servi des formes et des couleurs qu'il avait sous les yeux pour exprimer sa pensée : tel fut sans doute l'origine des hiéroglyphes ; mais lorsque la civilisation eut entièrement perfectionné les peuples , ce genre de symbole , semblable dans sa naissance à nos *rébus*, fut entièrement rejeté. Les prêtres, dans la suite, s'en emparèrent, et à l'aide de l'esprit et de la science, ils s'en servirent pour peindre les mystères de la religion et en formèrent bientôt un langage sacré.

Voilà l'origine des allégories, des fables, et par conséquent des poèmes.

Par le moyen des hiéroglyphes égyptiens, a dit de Paw, on pouvait énoncer un sens moral, et il n'y a aucun doute entre les savans, que la Table Isiaque et les aiguilles égyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences et des maximes philosophiques. Suivant Diodore de Sicile, Sésostris fit élever deux obélisques en porphyre, de cent quatre-vingts pieds de haut, sur lesquels étaient gravés, en caractères hiéroglyphiques, le dénombrement de ses troupes, l'état de ses finances et le nombre de nations qu'il avait soumises. Ammien Marcellin, d'après l'interprétation grecque d'Hermapiion, nous apprend que l'obélisque de Ramessés, qui ornaît la ville d'Héliopolis, et qu'on voit aujourd'hui à Rome devant l'église de Saint-Jean-de-Latran, ne contient autre chose qu'un panégyrique de Ramessés et une histoire de ses conquêtes. Proculus nous assure que les Egyptiens conservaient la mémoire des événemens singuliers, des actions remarquables et des inventions nouvelles sur des colonnes de porphyre ou de granit. On a également dit que les Egyptiens avaient écrit de cette manière toutes les sciences morales pour les faire passer à la postérité, et que c'était dans l'étude de ces monumens que Pythagore, et Platon après lui, avaient puisé leur doctrine. C'est une opinion que je ne saurais admettre, et je ne puis croire, comme on nous le dit, que la fameuse inscription de Saïs soit une sentence morale.

Sans doute Pythagore est redevable aux Egyptiens de la grande doctrine qu'il a enseignée; mais ce n'est pas en

déchiffrant les hiéroglyphes qu'il en découvrit les grands principes, comme on l'a imprimé : c'est plutôt dans la pratique des mystères sacrés auxquels il fut admis ; c'est dans le temple auguste de Memphis, consacré à l'étude des hautes sciences, que le grand philosophe de Samos connut la disposition des corps célestes et le grand système du monde ; qu'il conant l'art de lier à la politique la mieux entendue toute la pompe de la religion ; c'est là qu'il étudia l'algèbre, qu'il éprouva lui-même le régime diététique, auquel, dans la suite, il soumit tous ses élèves ; enfin, c'est de ce collège savant qu'il tira la grande fiction de la *métempsychose* et de la purification des âmes après la mort ; opinion inconnue avant lui dans la Grèce aussi bien que dans l'Italie. Il est certain que les hiéroglyphes, dont on attribue l'invention à Hermès ou à Mercure, n'ont aucun rapport avec les principes de la morale universelle que l'on enseignait dans le collège des initiations. Mais comme il était défendu, sous les peines les plus rigoureuses, de divulguer ce qui se passait pendant le cours de l'initiation et ce que l'on enseignait à la suite de la réception aux mystères ; je dis, le silence que l'on a rigoureusement observé sur les mystères, a non seulement annulé, dans la suite, tout ce qui avait rapport à ces mêmes mystères, mais encore la tradition vulgaire de ce qui s'y passait, ainsi que la connaissance des hiéroglyphes, dont l'exécution avait été dirigée par des prêtres du sacré collège, qui en étaient spécialement chargés, et auxquels on donnait le nom de *Hierogrammatistes*. Les savans comme les philosophes qui parurent dans la suite, imaginèrent que ces mêmes

hiéroglyphes traitaient, sous leurs formes symboliques, des mystères secrets, de la morale, et de l'histoire de la nation égyptienne. Cette opinion, érigée en système et généralement adoptée, à singulièrement nuï à la véritable connaissance des symboles célestes dont les monumens égyptiens sont couverts. D'ailleurs, puisque la connaissance des mystères, ainsi que celle de la morale qu'on y enseignait, était uniquement réservée aux initiés, et qu'il était défendu, sous peine de la mort, de s'en entretenir avec des personnes qui n'auraient pas reçu l'initiation, il n'est pas probable qu'on ait figuré les secrets de ces mêmes mystères sur des monumens publics. On répondra: le peuple n'avait point la clef des hiéroglyphes. Mais, à quoi bon, dirai-je encore, exposer publiquement des figures, des signes ou des symboles dont la connaissance n'aurait été réservée qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés? C'est l'obscurité profonde qui règne sur ces sortes de monumens qui a reproduit tant d'erreurs dans leur explication. Quand une erreur sert de base à un système, il ne peut en résulter qu'une erreur; ce qui a fait dire à Strabon, « qu'il y avait à Thèbes des obélisques, » avec des inscriptions qui constataient les richesses et » les pouvoirs des rois d'Égypte; l'étendue de leur do- » mination, qui embrassait la Scythie, la Bactriane, » l'Inde et le pays appelé aujourd'hui Ionie; enfin la » grande quantité de tributs qu'ils recevaient, et le nom- » bre de leurs troupes, qui montaient à un million » d'hommes. » Tacite, en rendant compte du voyage de Germanicus en Égypte, dit à peu près la même chose quand il croit expliquer, à l'aide d'un vieux prêtre égypt-

rien qu'il fait paraître dans sa narration, les hiéroglyphes qui couvrent les superbes débris de la ville de Thèbes.

Plus je m'occupe de l'étude des hiéroglyphes, plus mon opinion s'affermir par l'idée où je suis que les prêtres égyptiens n'avaient d'autre intention, dans la représentation de leurs emblèmes, que celle de figurer la marche du Soleil dans le Zodiaque, ses rapports avec les constellations qui se présentent sur sa route, ainsi que les phases de la Lune et les révolutions du Nil, comme le rapporte Plutarque, d'après le célèbre prêtre égyptien Chérémon (1). Je reviens à l'inscription de Saïs dont il est tant parlé dans l'antiquité.

L'inscription de Saïs se compose d'un enfant, d'un vieillard, d'un faucon (ou épervier), d'un poisson et d'un cheval marin; et voici l'explication qu'on donne de cette peinture hiéroglyphique : *vous tous qui entrez dans le monde, et qui en sortez, sachez que les Dieux haïssent l'impudence.* J'avoue qu'il faut être plus que savant pour trouver les expressions de cette sentence dans les figures ci-dessus décrites. Ne serait-il pas mieux de croire que ces symboles, ainsi réunis, forment la peinture complète du *solstice d'hiver*, telle que le ciel nous la fait voir?

(1) Si j'ai osé proposer des idées nouvelles dans mes écrits sur cette matière, c'est que je suis convaincu qu'on ne parviendra à l'explication de ce langage mystérieux, qu'en y réfléchissant continuellement; qu'en prenant les moyens convenables aux découvertes; c'est-à-dire, en s'éloignant des routes battues; et enfin, en ne craignant pas de faire connaître ce que l'on a pu apercevoir à travers le voile obscur qui couvre généralement les productions des Égyptiens.

D'ailleurs , en me reportant à cette époque de l'année chez les Egyptiens , d'après le calcul produit par la précession des équinoxes , je suppose le Soleil dans le signe du Taureau au printems ; je vois , à l'Orient , l'astre du Jour se lever avec le Verseau , signe sous lequel le Nil était complètement débordé. Ainsi , l'enfant qu'on voit paraître ici en tête du cortége , n'est autre que le Soleil naissant , auquel les Egyptiens donnaient le nom d'Horus. Ils le représentaient aussi sur les genoux ou dans les bras d'Isis , qui lui présente la mamelle en souriant : *incipit , parve puer , risu cognoscere matrem* , a dit Virgile , et ces mêmes Egyptiens célébraient le 25 décembre la fête du solstice d'hiver , ou la naissance d'Horus et les couches d'Isis. Le signe du Verseau est représenté dans l'inscription de Saïs par le vieillard ; le faucon est la constellation de l'Aigle , qui monte à l'Orient à la gauche du Verseau ; comme ce signe est accompagné de la baleine et du cheval céleste , dont le corps se lie naturellement avec les Poissons , autre signe sous lequel se termine le débordement du Nil.

Suivant Horus-Apollon , l'éternité était représentée tantôt par le Soleil et par la Lune , tantôt par un basilic ; l'Egypte par le crocodile , et d'autre fois par un encensoir allumé avec un cœur dessus. J'observe , à cet égard , que je n'ai jamais vu au nombre des hiéroglyphes , ni l'*encensoir allumé* , ni le *cœur* dont parle Horus-Apollon. Le même auteur rapporte ailleurs , que les Egyptiens exprimaient la franchise par un lièvre , la destruction par une souris , l'impureté par un bouc sauvage , l'impudence par une mouche , la science par une fourmie , l'aversion par

un loup, la colère par un cynocéphale, etc., etc. Il serait trop long de rapporter les différentes significations morales que l'on a voulu trouver dans les hiéroglyphes : en chercher l'explication par de semblables moyens ce serait s'égarer.

Examen fait du manuscrit égyptien (1) que j'ai sous les yeux, je vois que les figures symboliques et les autres emblèmes qui y sont dessinés se rapportent, d'une part, au sens allégorique que présente le nom de **THÈBES**, donné à la ville la plus célèbre de la haute Egypte, et de l'autre aux mouvemens périodiques du **NIL**, dont l'influence devenait, pour les Egyptiens, un objet de crainte ou de joie, selon les degrés que le fleuve parcourait dans le gonflement de ses eaux. Pour avoir la clef des figures mystérieuses qui composent l'ensemble de ce dessin précieux, il faut d'abord s'occuper du nom symbolique donné à la ville où il fut découvert ; ensuite se reporter au moment de l'intumescence du Nil, et en considérer les circonstances ; examiner quel pouvait être l'état du ciel à cette époque de l'année ; époque de la plus haute importance pour les Egyptiens, puisqu'elle plaçait, pour ainsi dire, dans une balance, la fortune de l'État, et par conséquent celle des

(1) Ce beau papyrus, découvert à Thèbes par un voyageur, fut envoyé à M. Cadet, directeur des contributions du Bas-Rhin.

C'est avec raison que l'on considère M. Cadet comme le véritable restaurateur de ce monument précieux ; car il l'a non seulement débroulé, mis en ordre et restauré, mais encore il a été le premier à le faire connaître au public.

familles. Il faut fixer le ciel , se rendre compte de la place que le Soleil devait occuper dans le Zodiaque, en calculant cette position d'après le mouvement opéré par la précession des équinoxes ; et voir enfin quels sont les rapports de cet astre avec les constellations qui l'environnent ou qui figurent avec lui dans le voyage qu'il fait annuellement. Cela fait on aura bientôt l'explication du manuscrit dont il s'agit.

§ 1^{er}.

Le nom de Thèbes signifie , en hébreu , le *vaisseau* ou l'*arche* ; c'est le nom que l'arche de Noé a dans cette langue ; et de même que dans le déluge de la Bible, l'*arche*, THÉBÉ , surnageait sur les eaux sous le patriarche Noé, de même dans le déluge égyptien, la seule ville de Thèbes fut sauvée. La ville de Thèbes, de THÉBÉ, est donc la ville de l'*Arche* ou du *Vaisseau*.

Il est reconnu aujourd'hui qu'un *déluge universel* est physiquement impossible. Ainsi le déluge égyptien , qu'on fixe au tems de Ménès , fondateur de Memphis , ne serait qu'un déluge local , comme tous les déluges mentionnés dans l'histoire ; il aurait été occasionné par un de ces gonflemens extraordinaires du Nil, qui couvraient non seulement toutes les terres, renversaient les ponts, rompaient les digues, mais encore portaient les eaux du fleuve jusque dans les villes. Ainsi, le déluge proprement dit ne serait qu'une fable sacrée et mystérieuse des anciens mages , dont il faut chercher l'origine dans le ciel. En conséquence , je dirai un mot du déluge pour arriver aux éclaircissemens que je me propose.

Le déluge ou l'anéantissement de l'univers, ne peut être qu'une fiction poétique, qui a eu pour but d'exprimer le terme d'une révolution solaire, en procurant les moyens d'en recommencer une nouvelle; puisque, dans toutes les fables du déluge, on voit le monde se renouveler après l'événement. Il importe fort peu, dans cette circonstance, que cette fable soit l'image de la fin d'une grande période, ou seulement le terme de la révolution annuelle du Soleil; car les anciens distinguaient leurs périodes solaires, en *grande*, en *moyenne* et en *petite* périodes. J'entreprendrais volontiers le développement de la première proposition; mais comme ce travail sortirait des bornes que je me suis prescrites dans ce mémoire, je m'en tiendrai à la dernière; parce qu'elle est plus simple, que c'est la même chose pour le fait, et qu'elle a plus de rapport avec les peintures du manuscrit que j'ai sous les yeux, et par conséquent avec les images que le ciel présentait aux Egyptiens pendant le cours du gonflement et du décroissement des eaux du Nil.

Pour bien entendre la fable du déluge, il faut nécessairement avoir recours aux positions astronomiques qui fournirent aux poètes les traits de cette grande et importante catastrophe, sur laquelle on a fait des contes plus ridicules les uns que les autres, et se reporter *deux mille* ans au moins avant notre ère, au tems, par exemple, où le colure des solstices passait par RÉGULUS, le *cœur du Lion*, que les astrologues de la Chaldée font le chef des révolutions célestes. Suivant Mustady, Régulus était dans le colure des solstices, lorsque le déluge arriva. C'était le Lion qui fermait l'année solaire en Egypte. Examinons

l'état du ciel tel qu'il a dû se présenter aux prêtres astrologues à l'époque à laquelle ils ont composé cette fable.

Le dernier jour de l'univers finissait , et la dernière nuit commençait au moment où l'on voyait monter sur l'horizon le signe opposé au Soleil (*alors le Lion*) ; ce signe était le Verseau céleste penché sur son urne , appelée *Amphora* , d'où se précipitent des torrens. Il était immédiatement précédé de Saturne , alors au Capricorne , qui , en finissant de monter , traînait à sa suite le Verseau qui l'annonçait. Ce Verseau , ou l'homme , qui est figuré dans ce signe , tenant en main une urne d'où coule un fleuve , a passé , dans toute l'antiquité , pour être le fameux *Deucalion* , sous lequel arriva le *déluge*. L'urne qu'il tient entre ses mains était en Egypte le symbole du débordement. Le Verseau lui-même passait en Egypte pour produire l'intumescence du Nil. Tout à côté de lui , un peu au dessus , monte le cheval Pégase , qui , de son pied , fait sortir aussi un fleuve qui figure dans les fables indiennes , où il annonce également la fin du monde ou de l'année. Au couchant , on aperçoit le *corbeau* d'Apollon qui entre dans les feux du Soleil , tandis que cet astre lui-même voyage tout ce jour , et tous les jours suivans , dans l'*arche* ou dans le vaisseau céleste , qui correspond , dans toute sa longueur , aux divisions du Lion que parcourt alors le Soleil.

Si on examine le huitième et le neuvième tableaux du papyrus , on verra la Déesse Isis prendre la forme du corbeau d'Apollon , sortir du temple et partir à tire-d'aile pour rejoindre Osiris , son époux , qui est étendu sur le dos du Lion , où il fixe son repos solsticial ; de même en

verra dans la dernière bande, numérotée 14, le Dieu naviguer dans l'arche ou dans le vaisseau, ayant pour satellites un prêtre à genoux et des singes, symbole du Verseau ou du roi Cécrops, dont le nom veut dire *face de singe*. Je reviens à mon sujet.

Ce sont sans doute ces circonstances astronomiques qu'on a fait entrer dans la fiction du déluge solsticial imaginé par les Egyptiens, et qui était censé terminer l'année et la période au moment où le Nil inondait leurs terres, et où, retranchés sur leurs digues, ils voyaient tous les ans le *Kariaan*, penché sur ses amphora, s'avancer dans les cieux, et, par son influence, ramener les débordemens périodiques. J'ai insisté sur le corbeau et sur l'arche, parce que la fable de Deucalion, de Noé et de Xixtrus, y fait entrer la double circonstance du vaisseau et des oiseaux de l'arche, qui furent lâchés au moment où la terre se raffermir; et effectivement le corbeau reparait; il sort des rayons solaires avec l'arche, au moment où le Nil vient de se retirer, et où le Soleil approche de la Balance.

§ I I.

L'intumescence du $\text{H}\eta$, comme on vient de le voir, avait donc lieu après le solstice d'été, lorsque le Soleil, en quittant le signe du Lion, se levait dans celui de la Vierge. Que présentait le ciel aux prêtres hiro-grammatistes, qui dirigeaient les mommens égyptiens, lorsque le Soleil, à son lever, ouvrait l'équinoxe d'automne? Ils le voyaient monter à l'Orient, avec l'hydre brûlante et le corbeau, couvrant de ses feux la Déesse Isis, Cérés ou la Vierge,

et si on suit l'astre qui nous éclaire jusqu'au lieu où, monté au zénith, il détermine le milieu du jour ou le *midi*, on verra à l'Orient les Gémeaux, ayant à leur droite la grande Ourse, *Calisto* ou le *chien de Typhon*, et à leur gauche Procion et Sirius ou le *grand Chien*, dont on fait Anubis, ministre et compagnon d'Osiris; à l'Occident le Sagittaire, l'Aigle ou l'Epervier, la Couronne boréale et le Vautour. Le soir le Bélier monte à l'Orient, accompagné, à sa gauche, de la Baleine, du grand Fleuve ou du Nil; et à sa droite, de Persée, de l'Hirondelle, d'Andromède et du Vautour: c'est alors qu'Osiris, prenant la forme d'une femme, se plonge dans l'hémisphère inférieur avec le cortège qui l'accompagnait à son lever. Cela posé, je vais examiner les tableaux du manuscrit pour les comparer avec ceux que le ciel offrait aux Egyptiens.

Explication des tableaux qui sont figurés sur le manuscrit.

La représentation du règne de l'eau, ainsi que les voyages du Dieu lumière, Osiris, dans la voûte céleste, sont le principal but qu'on s'est proposé dans ce monument, comme je l'ai déjà observé. Le premier tableau représente l'ouverture de l'année, sous le signe de la Balance. L'inondation du Nil y est exprimée par diverses figures emblématiques. Ce tableau est encadré, de chaque côté, par une espèce de colonne qui semble s'élever du milieu d'un lotus, dont le calice de la fleur en forme le chapiteau; le tout est surmonté d'une corniche, selon le goût égyptien,

décorée elle-même d'une frise ou d'un bandera orné d'un sujet allégorique.

D'abord, on voit, à l'Orient, Osiris assis sur son trône, coiffé de sa mitre et des feuilles d'un palmier, particulier à l'Égypte⁽¹⁾. Ce Dieu tient d'une main le bâton pastoral, en sa qualité de directeur et de conducteur des peuples; et de l'autre le fléau symbolique de l'agriculture à laquelle il préside, et dont il était censé l'inventeur, comme tous les grands Dieux. Le disque de l'astre bienfaisant, dont il est l'image, qu'on a placé au dessus de sa tête, ne laisse aucun doute sur le caractère qu'on a eu l'intention de lui donner. Ici le disque du Soleil est porté par un ibis, dont les ailes sont déployées; mais l'on remarquera que l'une de ces ailes est placée horizontalement, tandis que l'autre est baissée et dirigée vers la terre ou vers les signes descendants; ce qui exprime parfaitement que le Soleil, dans cette position, a déjà fait les premiers pas vers l'hémisphère inférieur; expression vraiment poétique pour peindre allégoriquement le commencement de sa dégradation; et, par conséquent, les approches de l'intumescence du grand fleuve bienfaiteur de l'Égypte. L'ibis était consacré à Isis ou à Anubis, parce que les Égyptiens avaient remarqué que cet oiseau s'approche ou s'éloigne du Nil à fur et à mesure qu'il croît ou qu'il décroît, et parce qu'il fait une guerre continuelle⁽²⁾ aux serpens et aux autres

(1) Quelques naturalistes ont donné le nom de *Phoenix* à ce palmier.

(2) L'ibis avait été également consacré à Isis, parce que cette Déesse, aussi bien que Diane ou la Lune, prenaient leur domicile dans le signe

reptiles qui infestent cette contrée. On a placé devant le Dieu tous les signes caractéristiques de l'eau, et par conséquent de la fécondité : on lui a donné une taille gigantesque, élevée, et un caractère imposant, tandis que les autres sujets qui concourent à l'ensemble de l'allégorie, sont représentés dans une plus petite proportion ; manière de peindre le chef suprême du cortège, et de rappeler au peuple que, du haut de son trône, il commande à l'univers.

On voit, d'abord, un groupe de lotus former le piédestal, qui supporte quatre petites statues, images des formes qu'Osiris emprunte des constellations qu'il visite pendant son séjour dans les signes inférieurs ; c'est-à-dire, qu'on le voit à tête humaine, à tête d'hippopotame, à tête de chien et à tête d'épervier. Vient ensuite l'image de l'eau, figurée par un hippopotame posé sur un autel, ayant, d'un côté, une tige de lotus, dont le calice est ouvert, au dessous duquel on voit un vase, ou *amphora*, posé sur un trépied ; et, de l'autre, un bâton augural, la verge ou le sceptre d'Osiris, sur le sommet duquel ce Dieu est représenté assis : ceci nous apprend qu'il est, comme Neptune, le maître et le Dieu des eaux. Vient ensuite Hermanubis, ou Mercure à tête d'ibis, dont il empruntait la forme comme génie tutélaire du premier mois de l'année égyptienne, qu'on désignait communément dans les peintures et sur les monumens par un ibis : posé de-

du Cancer, et que les astrologues avaient affecté cet oiseau à ce signe ; c'est pour cette raison que l'on représentait quelquefois Isis avec une tête d'ibis.

vant Osiris. En sa qualité de secrétaire (1), il tient, d'une main, un pinceau de *papyrus*, et de l'autre, une tablette sur laquelle il est censé transcrire les décrets et les volontés de son maître tout puissant. Suivant Horus-Apollon, les Egyptiens se servaient pour peindre, dessiner ou tracer des figures ou des caractères sur la toile, d'un pinceau ou d'une espèce de plume qu'ils fabriquaient avec le papyrus. Nous voyons ensuite une grande balance, à laquelle préside Anubis, dont il maintient l'équilibre des plateaux, en soulevant, d'une main, un poids qui tient au fléau et qui sert d'indicateur, et, de l'autre, en tenant la chaîne à laquelle le plateau gauche, ou de l'Occident, est appendu, et dans lequel on voit le vase, ou l'amphore du Verseau. Osiris sous la forme de l'épervier, placé devant Anubis, maintient l'équilibre du plateau de la droite, et il tient de ses deux mains la chaîne à laquelle ce second plateau est attaché: ce plateau contient une feuille de palmier, et au dessus du sommet de la balance, on voit un hippopotame accroupi, image parfaitement en rapport avec tous les emblèmes qui servent à faire reconnaître, d'une manière non équivoque, les phénomènes de la nature, lorsque le Soleil, dans le signe de la Balance, ouvre l'année, fixe l'équinoxe d'automne, dont l'égalité des jours et des nuits est si bien exprimée par l'équilibre parfait qui existe dans les plateaux de l'instrument, qu'on

(1) Mercure-Trismegiste, c'est-à-dire, *trois fois grand*, réunissait chez les Egyptiens, ses compatriotes, le sacerdoce à la royauté. On ne sait pas dans quel tems il inventa l'écriture, les premières lois égyptiennes, les sacrifices, la musique, la lutte, etc.

donne, par cette raison, à Thémis, fille du ciel et de la terre; comme l'intumescence du Nil est figurée, non seulement par le vase et la palme contenus dans les plateaux; mais encore par l'hippopotame, animal qui ne se montre jamais sur les terres de l'Égypte qu'à l'époque du débordement du fleuve qui l'arrose, auquel on a donné, en conséquence, une place et une attitude imposante au sommet de la balance, dont on lui a fait une espèce de trône. Isis, qu'on a placée à la suite d'Anubis, prend un caractère divin; sa taille est noble et élevée: posée debout, elle tient, d'une main, le *tau* sacré, et, de l'autre, une tige de lotus ornée du calice de cette fleur; coiffée de la poule de Numidie (1) et d'une palme, on la voit prendre part à la scène et s'unir à son époux pour répandre sur l'Égypte toutes ses grâces bienfaisantes; car c'est ainsi que la Vierge céleste se levait à l'Orient avec le soleil.

Au dessus des figures que je viens de décrire, on voit deux frises contenant dans leur ensemble, quarante-trois petites figures accroupies et couronnées d'une palme.

Je les considère comme l'image du tems que le Nil met à gonfler ses eaux, et à rentrer dans son lit; aussi je vois à la tête de chaque colonne, un prêtre les bras élevés, agenouillé devant un trépied, sur lequel est posé un lotus en pleine fleuraison; il rend grâce à la Divinité, et la remercie au nom du peuple: ce pieux exemple était ordinairement imité, à la même époque, par tous les Égyptiens.

(1) C'était la plus belle pintade que l'on choisissait pour en coiffer la grande Déesse. Cette coiffure, toute mystique, n'est nullement celle des Égyptiennes, comme on l'a figurée dans quelques ouvrages sur les costumes égyptiens.

On a figuré le disque du Soleil au dessous de cette fleur , pour exprimer que le débordement du grand fleuve de l'Egypte a lieu lorsque l'astre du jour passe dans les signes inférieurs. Ce tableau mystérieux est couronné par une longue frise , dans le milieu de laquelle on voit Isis assise à la manière des Orientaux , ayant les bras ouverts , qu'elle étend d'une extrémité de l'horison à l'autre ; caractère essentiellement remarquable de sa bienveillance , et dont la prévoyance incommensurable est exprimée par les deux yeux gigantesques qu'on a peints au dessous de ses deux bras.

L'œil si souvent représenté sur les monumens égyptiens , exprime , suivant Diodore de Sicile , un *observateur de la justice et tout ce qui défend le corps* : c'est donc l'œil d'Osiris ou du Dieu suprême qu'on voit ici. Horus-Apollon a dit , *l'œil désigne la divinité , parce qu'il voit tout*.

Les seize coudées de la crue du Nil sont représentées ici par huit palmes et huit pygmées , ou petites figures symboliques à tête de serpent , ou sous la forme allégorique de Sérapis , placées le long de la frise , comme on a représenté ce phénomène sur le beau colosse antique du Nil par seize petits hommes que le statuaire a posés adroitement sur diverses parties de son corps. A chaque extrémité de cette frise , on voit un hippopotame accroupi , tenant une balance dont les plateaux sont régulièrement nivelés. Or , il n'y a point de doute qu'ici tout a rapport au gonflement des eaux du Nil , qui commençait à se manifester à l'équinoxe d'automne , lorsque le Soleil entrait en conjonction avec la Vierge , et continuait sa période

jusque vers le milieu du mois suivant, où il se trouvait dans la Balance.

Les images suivantes, également tracées sur le manuscrit, représentent les voyages d'Osiris ou du Soleil, comme ses rapports avec les constellations qu'il rencontre dans sa route; ainsi, nous le voyons sur ces images hiéroglyphiques, parcourir successivement les signes inférieurs et supérieurs; fixer, de cette manière, les équinoxes et les solstices, pour l'intelligence du peuple et lui rappeler ce qu'il doit à l'agriculture, l'une des principales bases de la religion des Egyptiens. Son repos, dans les solstices, y est généralement figuré par un homme, couché sur un lit, assez ordinairement formé ou décoré d'animaux, ou plutôt des images des constellations sous lesquelles le Soleil se repose, ou demeure comme en station. Au solstice d'été, c'est le signe du *Lion* dont le lit d'Osiris est composé, comme au solstice d'hiver on voit l'homme, Deucalion, ou le *Verseau*, considéré comme le moteur du Nil, en former la base.

Dans le septième tableau on voit une fête en faveur de l'agriculture, en l'honneur d'Isis ou Cérés fécondant la Nature : fête qui se célébrait ordinairement après la retraite des eaux du Nil, (elle est figurée dans la dernière division du tableau) (1). On y voit l'inondation du fleuve exprimée par deux barques à douze rames formées chacune de deux serpens. Ces vaisseaux ou barques mystérieuses, sont posés

(1) Suivant le rapport des membres de la Commission d'Egypte, cette fête a encore lieu tous les ans. (Voyez le premier volume de ce bel ouvrage ordonné par S. M. Napoléon le Grand.)

sur une estrade, espèce de nilomètre, qui montre les différentes progressions du gonflement et du décroissement du fleuve. Les Egyptiens étaient donc comme emprisonnés dans les villes tout le tems que les eaux couvraient leurs terres; et ils n'en sortaient qu'au moment où, rentrées dans leur lit, ces eaux laissaient dans les champs l'engrais nécessaire à l'agriculture: c'est ce qu'on a représenté sur le monument par un souterrain dans lequel on a déposé les Dieux pénates. Tel le patriarche Noé s'enferma lui-même dans une demeure flotante pendant le déluge et dont il ne sortit qu'après la retraite des eaux, lorsque la terre, amendée par un limon bienfaisant, recevait déjà la fécondation du Dieu régénérateur; car la colombe, symbole de l'amour, lui apporta dans son bec un rameau vert. Ce tableau du manuscrit égyptien est d'autant plus remarquable, qu'il fait voir les usages pratiqués par les Egyptiens dans l'économie rurale, ainsi que les instrumens qu'ils employaient à ce travail. La grande Déesse Isis descend de son trône; placée dans la barque céleste, voguant dans la plaine liquide des airs, dans l'océan céleste, ou sur la mer lumineuse, elle est censée descendre sur la terre, et nous la voyons elle-même, dans une division du tableau, ensemençer les terres et féconder les arbres dépouillés de leur verdure (1), représentés ici

(1) M. Mallet, dans ses *Lettres sur l'Égypte*, nous apprend que, malgré la chaleur du climat, les arbres y conservent souvent leur verdure pendant plusieurs années de suite; mais il ajoute que l'hiver quelquefois les dépouille de leurs feuilles: c'est donc un de ces hivers rigoureux de l'Égypte que nous voyons représenté ici.

sans vie et comme de simples squelettes. Dans une autre division, nous la voyons aussi, cette bonne Déesse, conduire les bœufs du labour, et, une faucille à la main, récolter les moissons.

Les Egyptiens, entr'autres formes d'années, en avaient une entièrement relative aux travaux de la campagne, et que, pour cette raison, j'appellerai *rurale* (1). Elle ne se composait que de trois saisons; celle des *labours*, celle des *moissons*, et celle de l'*inondation du Nil*. C'est donc l'ANNÉE RURALE des Egyptiens qu'on a figurée sur cette partie du papyrus dont nous avons la copie sous les yeux.

L'année rurale des Egyptiens, basée d'après les premiers calculs des astronomes, commençait en *novembre*, sous le *signe du Taureau*, quoique leur année civile, dans la suite, fût fixée à l'équinoxe d'automne; ce qui correspond au 28 ou au 29 d'*août* de l'année Julienne, instituée à Rome par Jules César, après la bataille de Pharsale. C'est donc sous le signe emblématique du *Taureau* que le bœuf traçait un léger sillon dans le sol d'Égypte après la retraite des eaux du Nil. La végétation est si rapide et si vigoureuse, que le laboureur, un mois après avoir commencé la terre, était à même de juger de la récolte. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a fait paraître, sur le même tableau, la Déesse Isis conduisant la charrue, je-

(1) Pour régler leurs opérations, les premiers agriculteurs n'eurent d'autres moyens que d'observer les étoiles, dont les levers et les couchers précédaient de quelques jours le commencement de chaque saison.

tant la semence en terre et faisant elle-même la récolte ; puisque cette opération , si importante à la nation égyptienne , suivant le calcul primitif , avait lieu sous le signe de la Vierge , qu'on a peint dans le ciel sous la forme d'une jeune moissonneuse , tenant un épis jaunissant à la main. Ainsi , d'après le calcul primitif des astronomes , qui fait rencontrer le solstice avec le point zéro du Capricorne et le 30^e degré du Sagittaire , les Egyptiens auraient labouré leurs terres en Novembre , ils auraient commencé la récolte en Mars , et ils auraient vu le Nil se déborder à la fin de Juin. Voilà donc trois époques intéressantes pour un peuple cultivateur. Ces époques , dans la religion égyptienne , étaient signalées par des fêtes publiques ; par la même raison , elles le sont aussi sur les plus anciens monumens par la représentation des signes célestes qui les annonçaient. Ces signes remarquables parurent dans le ciel , pendant *deux mille cent soixante ans* , aux mêmes époques ; mais par le mouvement insensible des astres , qui marchent d'Occident en Orient (1) , ce qu'on appelle précession des équinoxes , ces mêmes époques changèrent au point de présenter , au commencement de l'ère vulgaire , les *Gémeaux* à la place du *Sagittaire* , qui touchait au solstice d'été lors de l'invention du Zodiaque. Ce déplacement est important à observer pour l'explication des monumens égyptiens.

(1) Ce mouvement est d'environ cinquante secondes de degrés et un tiers de seconde par an , d'environ un degré en soixante-douze ans , et d'un signe tout entier , composé de trente degrés , pendant l'intervalle de *deux mille cent soixante ans*.

Plus loin, c'est la représentation des sacrifices que l'on rendait, en Egypte, après la moisson. Les Dieux y figurent sur un autel formé par quatre urnes, symbole de l'accroissement et du décroissement des eaux du Nil. Les prêtres, par l'exposition publique de ce tableau, avaient pour but d'apprendre au peuple que la grande Déesse était non seulement le principe coactif de la fécondation, mais encore qu'elle participait aux œuvres de la Nature, ainsi qu'à ceux de tous les êtres. Dans les grandes frises de ce manuscrit, divisées elles-mêmes en autant de tableaux, on voit toutes les transformations d'Osiris, ou les figures qu'on lui donne pour peindre les constellations auxquelles il s'unit dans son voyage céleste; par exemple, on y voit un serpent avec deux jambes humaines: on ne peut douter que cette image ne soit celle de Sérapis, qui emprunte les formes du serpent d'Eve, lorsqu'à l'équinoxe d'automne le Soleil commence à descendre dans les signes inférieurs, comme on voit plus loin la Vierge, accompagnée de son scarabée, qu'on a placé à la partie génitale de son corps, pour exprimer, sans doute, qu'elle reçoit d'Osiris, son époux (qu'on sait prendre aussi cette forme), la puissance procréatrice qu'elle communique à toute la Nature (1); elle est inclinée devant le Lion du Zodiaque, figuré dans un état de repos absolu.

Ce sujet mythologique nous peint, comme sur la sphère, la fin du solstice d'été, ou le moment où le Soleil va quitter

(1) J'ai remarqué sur beaucoup de monumens égyptiens, qu'on avait placé le *scarabée*, l'image d'un Dieu Tout-Puissant, près de la partie génitale de la Déesse Isis.

le signe du Lion , pour passer dans celui de la Vierge : la reine du ciel se dispose à recevoir son époux ; elle s'humilie devant lui. Plus loin , on voit encore Osiris , sous la forme d'un scarabée , naviguer dans le vaisseau céleste , qu'on a entouré de plusieurs singes pour exprimer le solstice d'hiver. Enfin , nous le voyons dans le vaisseau Argo , ou céleste , voyager sous le règne du Verseau , comme Jason , Hercule , Thésée , etc. , passer , avec ses compagnons , par le solstice d'hiver (qu'on a représenté sur le dernier tableau de la quatrième division) , pour arriver à l'équinoxe du printemps , régénérer la Nature sous la forme du Taureau céleste ou du bœuf Apis ; c'est ainsi qu'on voit les autres héros conquérir la toison d'or sous le signe du Bélier. Le règne de l'eau , ou l'abondance des pluies qui arrosent la terre à cette époque , est exprimé sur la dernière division par le disque du Soleil , qui verse des torrens , comme on voit Deucalion renverser ses urnes , et le Jupiter Pluvieux des Romains , étendre ses bras sur l'atmosphère , et déroulant sa barbe humide , se fondre en eau pour désaltérer , à la suite d'une longue sécheresse , les troupes de l'empereur Trajan : c'est ce même *Jupiter Humide* , si fort à craindre pour les raisins mûrs , dont parle Virgile dans ses *Géorgiques*. Osiris et Isis sont représentés de chaque côté de l'astre bienfaisant , comme les causes premières du phénomène si désiré des Egyptiens. Au dessous , on voit Isis placée dans l'hémisphère inférieur , représenté par l'eau , dans lequel se perd la moitié de son corps ; elle a retrouvé son bien-aimé , son époux chéri ; et la résurrection d'Osiris , le retour du Soleil dans les signes supérieurs , est exprimée sur ce tableau d'une manière bien sensible. La grande

Déesse , dans sa joie et dans son enthousiasme , lève son disque brillant au dessus des eaux , ou des signes inférieurs , dans les flots desquels il était censé perdu ; et par ce mouvement naturel elle annonce à l'univers entier que le Dieu bienfaisant , le Seigneur , le *Dominus Sol* , est retrouvé , qu'il est ressuscité , qu'il va recommencer une nouvelle carrière , et couvrir la Nature de ses éclatans bienfaits. C'est ainsi qu'Isis , notre grande Déesse , disaient les Egyptiens , verse l'espérance dans tous les cœurs et qu'elle est la cause d'une joie universelle : *causa nostra lætitiæ*.

Enfin , les tableaux de ce beau manuscrit , le plus considérable et le mieux conservé que j'aye vu , fait voir les époques les plus remarquables de l'année par rapport à l'Égypte (1).

1°. Dans le premier tableau , la prospérité de l'Égypte est exprimée par l'annonce du débordement du Nil , qui avait lieu lorsque le Soleil , passant dans le signe de la Balance , avait déjà fixé l'équinoxe d'automne ; ce qui est exprimé par le groupe représentant Anubis avec la Balance. Deux ministres d'Anubis , sous les diverses formes qu'on donnait au Dieu lui-même , sont occupés à maintenir l'égalité des plateaux de la balance , en mettant en opposition , dans les plateaux , d'un côté , un vase qui exprime l'intumescence du Nil , et de l'autre , une branche de palmier , qui en est le résultat ; ce qui signifie l'abondance que

(1) La plupart de ces tableaux sont séparés par des bandes d'hieroglyphes qui se dessinent alternativement de haut en bas et de bas en haut , lesquels correspondent aux sujets représentés. Ces signes ont été quelquefois désignés par le nom d'*écriture courante des hieroglyphes*.

ce phénomène procure à l'Égypte. Anubis, placé devant ce groupe, inscrit la hauteur à laquelle le fleuve doit monter.

Les inondations d'Égypte causaient tant d'inquiétudes aux Égyptiens, que les rois, suivant Diodore de Sicile, firent construire un *nilomètre* à ~~Méphis~~ ^{Memphis} ; il ajoute qu'on y prenait exactement la hauteur du fleuve, et que des espèces de contrôleurs étaient spécialement chargés d'annoncer à toutes les villes de combien de coudées et de doigts (1) le fleuve avait cru, et de l'époque où il commen-

(1) Ceci nous explique pourquoi on voit souvent figurer dans les hiéroglyphes, des *bras*, des *main*s et des *doigts* ; ils n'y sont que pour exprimer la crue du Nil, et que pour désigner la hauteur à laquelle il s'est élevé.

M. Lepère, architecte-ingénieur, membre de la Commission instituée par Sa Majesté l'Empereur, pour l'inspection de l'Égypte, a régulièrement mesuré, tous les ans, la crue des eaux du Nil. La première année, an 7, l'intumescence complète du fleuve s'est élevée à vingt-deux pieds six pouces ; la seconde, an 8, à vingt-un pieds un pouce ; et la troisième, an 9, à vingt-quatre pieds deux pouces. C'était une année heureuse. Cet artiste distingué ajoute, dans ses observations, que la crue du Nil, portée à douze coudées, ou vingt pieds, n'était pas suffisante pour arroser la grande majorité des terres ; puisqu'en l'an 8, l'inondation fut considérée comme médiocre, quoique le fleuve se fût élevé à vingt-un pieds deux pouces. Il a également remarqué que le Nil ne descendait jamais au dessous de cinq pieds.

Dans le rapport général fait par les membres de la Commission, on lit qu'il y a encore en Égypte des préposés chargés de tenir note, jour par jour, des différentes variétés du cours de l'inondation ; non seulement ils sont obligés de l'annoncer à haute voix dans les rues, mais encore ils sont tenus d'aller à la porte de chaque maison pour en ins-

çait à se retirer. En conséquence, le peuple, instruit de la hauteur du Nil, jugeait d'avance qu'elle serait la récolte de l'année. Diodore affirme également que le gouvernement égyptien avait des préposés qui tenaient, par écrit, des notes exactes de ces inondations; c'est précisément la fonction que remplit ici Anubis, que l'on voit tenant un style d'une main, et un papyrus de l'autre, et dans la posture d'un écrivain.

Norden, en parlant de l'intumescence du Nil (1), dit
« qu'à quatorze coudées de crue du fleuve, les habitans
» n'avaient pas à se plaindre de la sécheresse; mais il
» en faut seize pour arroser tout le pays, subvenir à tous
» les besoins de l'année présente et suivante. Deux excès
» sont à redouter dans la crue du Nil, l'insuffisance ou la
» surabondance. (Voilà pourquoi on voit sur le manuscrit de Thèbes; Anubis maintenir les plateaux de la balance dans un équilibre parfait.) « L'une cause la stérilité
» quand l'eau ne monte qu'à douze coudées; quand elle
» va à dix-huit le pays est inondé, les canaux regorgent,
» les ponts sont renversés (2). »

truire les habitans, dont ils reçoivent du pain et de l'argent. « Le dernier jour de la crue, le Cady dresse un procès-verbal constatant que
» les eaux sont arrivées à la hauteur requise; il signe cet acte, après
» avoir annoncé que le Pâché et les principaux officiers de l'Etat ont
» assisté à la rédaction. »

(1) Tomé 1^{er}, page 230.

(2) Ce sont ces inondations extraordinaires qui ont donné lieu à l'invention de la fable du déluge, qui a pris naissance en Égypte, comme je l'ai dit plus haut.

2°. Ce dessin se compose d'une espèce de frise qui se divise en cinq tableaux , sur lesquels sont figurés les divers sacrifices que les Egyptiens rendaient à Osiris comme à Isis. Le Dieu, ainsi que la Déesse, y paraissent avec les attributs convenables à leurs fonctions ; ils tiennent l'un et l'autre la clef du Nil à la main, et on les voit, dans la troisième division, ayant sur la tête un globe groupé d'un serpent ; ce qui caractérise l'automne. On y a également dessiné Osiris à tête de chien et à tête d'épervier, pour représenter les constellations qui accompagnent le Soleil à cette époque de l'année. Le personnage en tête de chaque sujet, que l'on voit debout ou prosterné devant un autel chargé d'un lotus, est une peinture exacte d'Ophiucus, qui paraît dans le ciel, devant l'autel des Dieux, dans la posture d'un prêtre exerçant ses fonctions. On remarque encore, dans la troisième division, trois morceaux d'architecture qui me paraissent être les trois portes mystérieuses du souterrain où l'on opérait les initiations.

3°. Le septième tableau se divise en huit parties ; on y voit les Dieux et les Déeses occupés au labourage, aux semailles, et à la récolte des biens de la terre, dont le travail commençait au printemps sous le signe du Taureau, représenté sur un piédestal dans la première des colonnes qui divisent le tableau. Derrière le taureau Apis, ou Osiris Tauriforme, on voit la barque du Dieu, ou le vaisseau céleste, qui rétrograde pour annoncer que le règne de l'eau est passé ; expression naturellement renforcée ici par le disque du Soleil répété trois fois, qu'on a placé au dessus de la barque, et dans lequel on voit le *tau*, ou la clef du Nil, pour exprimer que les trois mois pendant lesquels le

fleuve, en gonflant ses eaux, arrose les terres, et que la
 clef précieuse qui ferme ses écluses ou qui les ouvre à la
 volonté des Dieux, va se déposer dans leurs mains con-
 servatrices. Dans la dernière colonne du tableau, nous
 voyons succéder au règne du feu, ou de la canicule, celui
 de l'eau, exprimé, suivant l'usage, par une barque ou
 vaisseau formé d'un serpent; parce que, lorsque l'intumes-
 cence du Nil, annoncée par la présence du Capricorne,
 dont l'image nous est montrée à l'Occident et à la suite
 de la même colonne, posée sur un trône composé des
 vases du Verseau, qui accompagne ce signe, le vaisseau
 céleste qui monte à l'Orient lorsque le Capricorne se cou-
 che, s'avance dans la mer céleste avec l'Hydre femelle,
 laquelle s'étend sur lui de manière à le couvrir entière-
 ment, ainsi qu'à faire supposer que ces deux constellations,
 absorbées alors par les rayons solaires, n'en forment plus
 qu'une. C'est le même serpent, l'image de la course oblique
 des astres, celui qui séduisit Eve et Proserpine; c'est aussi
 le même vaisseau, le symbole du monde, qui paraissent
 également dans les fables du déluge. Les trois mois d'hiver
 ou l'espace de tems qu'on supposait Osiris perdu ou mort,
 sont exprimés dans ce tableau par la triple représentation
 de ce Dieu, qu'on a enfermé dans une caverne, dans un
 souterrain profond, l'image de l'enfer, du tartare, le sé-
 jour de Typhon et de Pluton, qu'on supposait entouré du
 Cocyte; comme on a fait Cerbère du grand Sirius, qui est
 assis sur la proue du vaisseau, et par conséquent qui monte
 avec lui. Cependant Osiris, habitant du séjour sombre,
 dirige encore l'intumescence du Nil, dont la mesure du
 gonflement des eaux nous est donnée par des degrés des-

siués en étage ou superposés les uns sur les autres, qu'il doit graduellement couvrir. On remarquera encore au dessous de l'une des barques, une ondulation qui indique très-bien la hauteur de l'eau contenue dans le fleuve à l'époque de l'année qu'on a eu l'intention de représenter par cette image.

4°. La huitième frise se divise en neuf sujets. On voit d'abord une cérémonie religieuse semblable aux précédentes ; vient ensuite un symbole de mort et de résurrection, exprimé par Osiris debout dans son enveloppe mortuaire, auquel un prêtre présente la création d'un scarabée. Osiris ressuscite après avoir été perdu pendant six mois, après avoir été coupé en morceaux par son frère Typhon, après avoir perdu la partie génératrice de son corps (1), et après avoir été enfermé dans un coffre dont

(1) De là l'origine du culte du *phallus*, si célèbre en Egypte, en Grèce et dans l'Inde. L'image du phallus était consacrée dans les temples, et on la révérait comme la divinité dont elle était l'emblème. Un auteur moderne nous apprend que, dans certaines fêtes, les femmes du peuple se travestissaient et dansaient dans les places publiques et dans les rues de Thèbes et de Memphis, d'une façon fort étrange à nos usages et à notre moralité. Elles s'appliquaient aux épaules de grandes ailes semblables à celles qui sont représentées sur quelques figures d'Isis, que nous voyons sculptées sur les temples de l'Egypte et peintes sur les coffres des momies. Ces femmes, gagées par les prêtres, gesticulaient et formaient toutes sortes de mouvemens lascifs, avec l'image sculptée d'un phallus qu'elles tenaient à la main et qu'elles plaçaient de temps en temps d'une manière que la déesse ne saurait décrire. Les Egyptiens appelaient ce déguisement mystique *cherubs*, qui signifie, en hébreu, *multipliant* : c'était donc la fête des *multipliers* ou de la *fécondité*,

il brise les parois pour reparaitre ensuite rayonnant de lumière et sous les traits de la beauté parfaite. Ainsi reparurent Adonis, Atys, Apollon et Bacchus après leur mort ; de même certains vers, perdus dans la foule immense des êtres dont la terre, l'air et l'eau fourmillent, meurent et reparaissent sous les formes agréables et légères du papillon, après avoir passé quelque temps dans une enveloppe que l'on pouvait considérer comme leur tombeau (1).

qui se pratiquait à l'équinoxe d'automne, au moment où le serpent et la femme se montrent dans le ciel, lorsque le Soleil prend lui-même la forme mystique d'un serpent, sous le nom de Sérapis ; car le mot cherubs veut dire aussi serpent ; et on sait que Sérapis, dont on a fait Pluton, annonçait ordinairement, sous cette forme, le débordement du Nil, et, par conséquent, la fécondation pour toute la partie de l'Égypte que ce fleuve arrose.

Le *lingam*, que les indiens, encore aujourd'hui, révèrent dans leurs temples, n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes. Les Indiens ont la plus grande vénération pour ce symbole de la Nature toujours reproduisant. Le culte du *lingam* remonte chez eux à la plus haute antiquité. Les gourous sont chargés d'orner le *lingam* de fleurs, à peu près comme les Grecs paraient leur *phallus*.

(1) Le *scarabée*, l'image du Soleil chez les Égyptiens, est dans la classe des vers et des insectes qui subissent des métamorphoses ; car ce petit animal paraît d'abord sous la forme d'un ver, il se change ensuite en *nymphe* et devient scarabée : de là les idées de l'immortalité de l'âme ; de là l'origine des momies et les soins que les Égyptiens portaient à la conservation des corps.

Observations sur les momies et les tombeaux égyptiens.

Les cérémonies et les usages qu'on observait pour honorer les dé-

Les trois portes ainsi que le vaisseau sacré, reparaissent dans les diverses scènes qui sont figurées sur la frise. Un prêtre, après avoir offert, selon l'usage, l'encens aux Dieux,

pouilles mortelles, ont varié en raison de la superstition des peuples, suivant les localités de leurs habitations. Les Egyptiens embaumaient leurs morts, et ils les déposaient dans des caisses de bois de sycomore, de basalte noire, de pierre de touche, appelée *lapis phalaris*, et même de verre, suivant Hérodote, Strabon, Lucien, etc., telle que celle dans laquelle on suppose que fut enfermé le corps d'Alexandre le Grand. M. de Paw combat cette dernière opinion, et croit que la matière transparente qui a été prise pour du verre par les savans grecs que je viens de citer, n'est qu'une espèce de résine semblable à l'ambre jaune, que les Ethiopiens avaient eu l'art de fondre avant les Egyptiens. Les Grecs et les Romains brûlaient les morts sur des bûchers richement parés. On sacrifiait souvent à l'amitié ou à la reconnaissance sa propre chevelure, ainsi que les choses que le défunt avait le plus affectionné pendant la vie; comme on voyait sacrifier aux souverains et aux grands de l'Etat, ainsi que nous l'apprend Homère, des animaux et même des esclaves. On déposait ensuite les cendres dans des urnes de verre ou dans des tombeaux de porphyre, de granit, de marbre précieux ou de pierre qu'on ornait plus ou moins; ces tombeaux se plaçaient indistinctement dans les champs, sur les bords des chemins ou dans des chapelles souterraines magnifiquement décorées. Les Goths faisaient bouillir leurs morts pour en détacher les chairs; et ils les déposaient dans des tombeaux de pierre creusés dans la masse.

Les anciens, en brûlant les dépouilles mortelles de l'homme qui n'est plus, rendaient hommage au créateur et à la créature. Ils envisageaient cet usage pieux comme une immortalité complète et comme une véritable apothéose. Cette cérémonie respectable et pompeuse, sans doute, avait de quoi flatter l'imagination des peuples instruits et policés; car il est certain que la matière, devenue inanimée par l'absence de l'âme, consumée par le feu d'un bûcher et son évaporation en nuage, volatilisée ensuite dans les airs, et ainsi réunie à la partie éthérée qui

se détourne de l'autel : la porte du temple s'ouvre à l'Orient, et la Déesse Isis, l'avant-courrière du Dieu du jour,

nous enveloppe, se ranime en se rattachant à nous et coopère de nouveau à la vie des autres êtres.

La mort est la cessation de la vie : quand elle n'est ni violente, ni forcée, elle s'opère lentement par la destruction insensible de nos facultés physiques et morales ; c'est un doux sommeil par lequel on rentre dans le néant d'où on a été tiré. De même qu'on arrive au monde, ou qu'on naît sans effort et sans sensibilité aucune, de même on meurt et on passe dans l'éternité, sans douleur et sans souvenir du passé.

Le respect des Egyptiens pour leurs morts prouve qu'ils étaient pénétrés du grand système de la réorganisation des corps ; d'ailleurs, on sait que le chirurgien, du nombre des embaumeurs, chargé de préparer les momies, était obligé de se sauver après avoir fait l'incision sur le corps, dans la crainte d'être poursuivi comme homicide ; car les Egyptiens regardaient comme un ennemi commun, celui qui avait fait quelque blessure ou quelque outrage que ce soit à un corps de même nature que le sien. On nous peint généralement les Egyptiens comme un peuple sensible, reconnaissant et de mœurs douces. D'après cela, je suis autorisé à nier qu'ils aient jamais sacrifié des victimes humaines à leurs Dieux. Suivant Hérodote, on n'employait point un instrument d'acier pour faire l'ouverture des corps morts destinés à l'embaumement, mais un silex ou caillou d'Ethiopie.

Les toiles qui enveloppent ordinairement les momies ou les cadavres égyptiens qu'on découvre encore dans les antiques tombeaux de l'Egypte, peuvent se diviser en deux classes ; savoir : celles qu'on employait pour les momies communes, ou du peuple, et celles dont on usait pour la fabrication des momies des personnes illustres ou de distinction. M. le Baron Denon, membre de l'Institut, ~~disait~~ pense qu'on employait du vieux linge pour ces sortes d'opérations. « On trouve, dit-il, presque toutes les toiles déchirées ou raccommodées avec des reprises assez maladroitement faites ; ce qui indiquerait que tout le vieux linge était employé à

se montre dans tout son éclat. Vient ensuite la barque mystérieuse dans laquelle Osiris paraît sous la forme de

» ensevelir les morts ; car on ne peut imaginer que la toile fût rare , » à l'abus qu'on en faisait pour les embaumemens. » Les momies communes, ou ordinaires, sont, comme les autres, enduites d'asphalte, mais simplement ornées d'hiéroglyphes seulement dessinés avec la même liqueur, qu'on tenait plus épaisse que celle dont on se servait pour enduire le tissu.

L'asphalte est une résine brune et dure qui découle des arbres. A l'aide du feu, on réduit ce bithume à l'état liquide ; alors il est odorant, très-pénétrant, et sicatif au point qu'il durcit les corps qu'il pénètre et les rend cassant. Je pense que les embaumemens de l'Égypte, sur lesquels nous ne savons rien de positif, se faisaient par une injection d'asphalte, que l'on introduisait dans les veines et dans les artères du sujet qu'on voulait embaumer, après en avoir ôté le sang, les intestins et toutes les parties aqueuses ; qu'ensuite on le faisait sécher au four ou au soleil après l'injection, et que c'était de cette manière que le bithume, dont nous venons de parler, s'introduisait dans les pores du cadavre, au point de le rendre durable, inattaquable par le temps, et par conséquent indestructible.

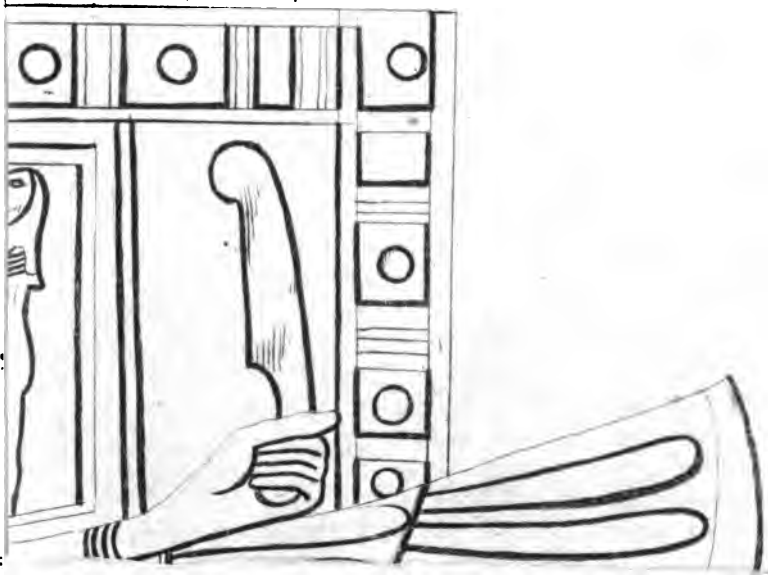
Les autres enveloppes étaient d'abord trempées dans cette liqueur odorante et conservatrice, après l'avoir tendue sur une table ou sur un chassis pour la faire sécher ; on la couvrait ensuite d'une pâte semblable à celle dont se servent nos doreurs pour couvrir les pores du bois qu'ils veulent dorer ; ce qui couvrait le tissu de la toile au point de le rendre aussi uni que pourrait l'être un panneau de bois, cependant sans lui ôter sa souplesse et sa flexibilité. Sur cette pâte blanche, dont on avait soigneusement recouvert la totalité de la toile destinée à envelopper le corps embaumé, avec des couleurs délayées à l'eau gommée, à la manière de nos aquarelles, on dessinait des caractères symboliques ou des hiéroglyphes sur la totalité de l'enveloppe. Sur la poitrine du mort, on peignait Isis à genoux, et armée de la faux de la mort. Dans cette circonstance, les Egyptiens, selon Plutarque, l'ap-

l'Aigle ou de l'Epervier ; la porte du midi s'ouvre également, et le Dieu, sous les traits d'un ibis, annonce l'inor-

pelaient *Nephtis*. On représentait ordinairement la Déesse Isis les bras étendus, armée de deux fauciles ou de deux glaives bien tranchans, et coiffée de la poule de Numidie, dont les ailes déployées embrassent entièrement l'horison. Dans cette posture, Isis, ou plutôt Nephtis, semble couvrir l'univers d'un deuil éternel, comme on peut le voir sur la gravure que je joins à ce discours. Cette gravure est le trait d'une peinture qui ornait la partie supérieure d'une caisse de momie, en bois de sycomore; elle représente, comme je l'ai déjà observé, Isis armée de la faux de la mort.

On voit encore à Paris, dans le cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale, et au Jardin des Plantes, plusieurs coffres de ces momies égyptiennes, qui sont recouverts de peintures allégoriques du genre de celle-ci.

Les momies ont souvent excité la curiosité des voyageurs. L'homme aime à descendre dans la tombe des morts; un sentiment profond, dont il n'est pas le maître, l'y attire malgré lui: l'œil du sage veut y chercher le grand secret de la Nature, mais il n'y voit plus que l'égalité des rangs et des conditions; tandis que le brigand, attiré seulement par la soif de l'or, ne veut que les trésors que la superstition ensevelissait avec le défunt. On ne sait pourquoi, suivant de Paw, les souterrains de Sakara et de Busiris, qui contenaient beaucoup de momies de femmes, furent fouillés de préférence aux autres. Certains voyageurs disent qu'on prenait plus de soin pour l'embaumement des femmes que pour celui des hommes; remarque qui nous porte à croire que les Egyptiens faisaient un cas particulier d'un sexe qui, dans tous les tems comme dans tous les pays, a mérité une attention toute particulière. Les cassettes qu'on découvrit auprès de ces momies, renfermaient, suivant le même auteur, de petites statues d'Osiris, dont le phallus nu était dessiné d'une manière très-énergique, et des pincesaux avec du *surme* ou de l'antimoine, ustensils propres à noircir les yeux :





dation , la bienfaisance , et la destruction des reptiles qui dévorent les semences et ravagent les terres de l'Égypte ;

(on aura voulu dire , sans doute , les sourcils ; car on ne saurait noircir la prunelle de l'œil). Cette coquetterie est encore en usage en Égypte , aussi bien qu'en France , où nous voyons certaines femmes se noircir les sourcils , ainsi que les cheveux , avec une dissolution de chaux d'argent.

Ces découvertes , souvent répétées , ont fait dire à plusieurs voyageurs que ce lieu était le cimetière des femmes publiques ; mais rien ne peut autoriser cette opinion , puisque M. Denon a trouvé un phallus humain embaumé , posé sur la partie génitale de la belle momie de femme qui a été découverte à Thèbes même , pendant le séjour de ce savant en Égypte. Cette découverte prouve assez que les Égyptiens n'attachaient que des idées religieuses dans l'exposition publique de ce principe de la génération , au lieu d'y voir de l'obscénité comme les peuples modernes.

Dans une dissertation , imprimée dans les Mémoires de l'Académie Celtique , j'ai dit : *les pyramides d'Égypte n'étaient point destinées à servir de tombeaux aux rois ; je puis ajouter : il n'existe point de tombeaux égyptiens.*

Les cercueils de pierre qu'on voit en Égypte sont tous couverts de caractères hiéroglyphiques et faits précisément comme les caisses des momies. Ne pouvant contenir qu'un seul corps humain , ils étaient destinés à être placés debout ; car c'est la position que les Égyptiens donnaient à leurs morts. Dans les catacombes de Sakara , on trouve des urnes de terre cuite , lesquelles contiennent des ibis ; on y trouve aussi des momies , avec de petites boîtes carrées contenant différens instrumens. Les boîtes et les instrumens sont en bois de sycamore.

Selon Montfaucon , plusieurs Égyptiens gardent les corps de leurs ancêtres embaumés dans de petites maisons magnifiquement ornées , et prennent beaucoup de plaisir à les regarder ainsi comme vivans sans aucun changement ni dans leur taille , ni dans les traits et la cou-

enfin , la dernière porte du temple étant ouverte , Isis s'y montre sous les traits du corbeau d'Apollon ; elle s'élançe

leur de leur visage. Ceux qui ont des lieux de sépulture en propriété mettent leurs morts en une place marquée ; ceux qui n'en ont pas font une petite chambre en leur maison , où ils appuient la moitié toute droite contre la muraille. On trouve aujourd'hui en Egypte de ces grands souterrains , que les Grecs appelaient hypogées , où les corps sont rangés en différentes chambres : on va par des chemins et des rues de l'une à l'autre ; ce sont comme des villes ou des habitations sous terre. (Voyez Montfaucon , tome 10 , pag. 175 , 176 et 177.)

Il résulte de ces passages , que chez les Egyptiens les cadavres embaumés étaient renfermés dans des caisses de bois de sycamore , ou dans des cercueils de basalte , d'albâtre ou de pierre , suivant la condition des personnes ; que les uns et les autres étaient déposés ensuite soit dans des grottes ou lieux souterrains , soit chez les parens dans un petit appartement préparé pour les recevoir ; qu'enfin ces caisses ou ces cercueils étaient dressés sur les pieds , à l'exception des corps des rois que l'on couchait dans des sarcophages.

Il est donc inutile de chercher quelle a été la forme des tombeaux égyptiens , si , par tombeaux , on entend des masses de pierre , de marbre ou de granit , élevées isolément sur des cadavres ou contenant ces cadavres eux-mêmes. Il ne paraît par aucun texte des anciens qu'il en ait été de cette espèce. Et quoi qu'aucun peuple n'ait peut-être manifesté sa piété envers les morts d'une manière plus marquée que les Egyptiens , il ne reste pourtant chez eux aucun reste de tombeaux. Le tombeau en porphyre de Caylus , qu'on voit au Musée ^{de Paris} ~~de Paris~~ ne fait rien contre cette opinion. En effet , ce tombeau , quoique donnant des réminiscences égyptiennes , a été trouvé et vraisemblablement exécuté à Rome du temps d'Hélien , et l'on sait quel était le goût des Romains , à cette époque , pour les ouvrages égyptiens ; d'ailleurs ce monument est moins un tombeau qu'une urne ou cénotaphe.

Les tombeaux n'ont été inventés originairement que pour conserver les dépouilles des morts : les embaumemens , chez les Egyptiens , rem-

dans les airs à tire-d'aile , se rend auprès de son époux , qu'elle trouve couché sur le Lion solsticial , et lui présente la clef du Nil , qu'elle tient dans ses pattes. (Voy. le neuvième tableau). Ainsi je dirai , dans cette circonstance , on a voulu représenter les approches de l'équinoxe d'automne , et par conséquent annoncer celles du gonflement des eaux du Nil ; car le ciel , à l'Orient , faisait voir aux Egyptiens , au lever de l'Astre-Dieu , la Vierge , ou Isis , accompagnée du vaisseau et du corbeau , tandis que l'Aigle ou l'Epervier l'avait déjà devancé dans sa marche.

5°. Les onzième et douzième tableaux ne sont qu'une conséquence du neuvième , et coïncident parfaitement ensemble ; on y voit d'abord un ibis ; ensuite Osiris

plissaient ce vœu ; ils n'avaient pas besoin de tombeaux , suivant l'acception que l'on donne à ce mot. Winckelmann , en parlant de diverses substances minéralogiques que produit le sol d'Egypte , telles que la pierre , la basalte , le granit , le porphyre , l'albâtre , et qui cite l'emploi que l'on a fait de ces substances , soit pour des statues et autres monuments , n'aurait pas manqué d'y comprendre les tombeaux , si en effet on en eût connu : or , comme il n'en fait aucune mention , cela prouve qu'il n'en existe pas.

Quant aux pyramides , que l'on a cru destinées pour des tombeaux de rois , les bons critiques et quelques voyageurs sont absolument d'un avis contraire ; et d'après les propriétés que Dupuis (Origine des Cultes) attribue à la grande pyramide , il est impossible de croire qu'elle ait été élevée pour servir de tombeau à un autre qu'Osiris , qui n'est que le Soleil. (Voyez à ce sujet ce que j'ai dit dans un mémoire imprimé portant ce titre ; *Dissertation sur les deux questions suivantes : A-t-il existé un tribunal pour juger les rois d'Egypte après leur mort ? Les pyramides d'Egypte étoient-elles destinées à servir de tombeaux aux rois ?*)

ayant une seule jambe et une tête d'hippopotame ; et Isis avec un corps de serpent : c'est ainsi que pour peindre l'automne ou la saison des pommes, l'auteur de la Genèse nous dit que le serpent ou le mauvais génie prit la figure d'une femme pour tenter Eve. Arrive ensuite le corbeau céleste, tel qu'on le fait paraître dans la fable du déluge.

Les sujets qui composent le douzième tableau sont une suite des précédens, tandis que les treizième et quatorzième représentent simplement les divers hommages que les prêtres rendaient à la Divinité. On remarquera que toutes les figures mises en action ont à la main le *tau*, ou le symbole de l'inondation ; quelles sont toujours les mêmes dans leurs fréquentes répétitions ; enfin, qu'Isis, qu'Osiris à tête humaine, à tête de chien, d'hippopotame ou d'épervier, ou d'ibis, ne sont l'un et l'autre, sous ces formes mystérieuses, que la représentation des constellations que le Soleil couvre tour à tour de ses feux avant d'arriver au solstice d'hiver. On remarquera encore que chaque sujet est accompagné d'un prêtre qui est censé présider la scène, la montrer au peuple ou la lui expliquer. Je reviens à l'explication du douzième tableau, et je dis : il est l'expression de l'abondance. J'y vois le globe céleste verser des torrens de pluie. J'y vois Osiris transformé en lotus en pleine fleuraison et Isis sous celle du corbeau. Ce corbeau est donc le précurseur de l'inondation, puisque le dernier jour du solstice ou de l'année, il entre au couchant dans les feux solaires. On lui donne ici une tête d'Isis, parce que le matin qui suit le dernier jour, le Soleil se levant dans le signe de la Vierge et se plaçant entre elle et le corbeau qui l'accompagne, l'astre brillant du jour cache la tête de l'oi-

eau et le corps de la femme, et il ne laisse de visible que ce qui a été dessiné sur le manuscrit ; c'est-à-dire un oiseau à tête de femme. A la suite de cet emblème ingénieux marchent deux éperviers (1) ; l'un monté sur un globe, et l'autre qui est traversé d'un fléau. Il est inutile de rappeler que l'épervier est un symbole d'Osiris, et que le fléau est l'indication de la récolte qui s'opère à la suite de l'inondation. On ne peut douter que le serpent (2), monté sur deux jambes humaines et dans l'attitude de marcher, ne soit le Soleil lui-même sous la figure du serpenteaire, dont on a fait Sérapis ou le Dieu des enfers, pour exprimer la position et l'attitude que l'astre déifié prend dans les signes inférieurs : *Osiris descend au tombeau ou aux enfers. C'est alors, dit Plutarque, qu'il devient Sérapis, le même dieu que Pluton et qu'Esculape.*

6°. La première scène qui forme la suite de la qua-

(1) L'épervier fut consacré sur les autels d'Egypte comme la divinité même. Au rapport d'Elie, on lui bâtit des temples et des villes : suivant le même auteur, les prêtres d'Egypte étaient chargés d'en élever un grand nombre, dont ils prenaient le plus grand soin. Un bois sacré et mystérieux était l'espèce de ménagerie où on élevait ceux de ces oiseaux qui devaient tour à tour recevoir les honneurs divins.

(2) Le serpent était considéré des Egyptiens comme un animal sacré. Les prêtres en élevaient un certain nombre dans les temples, qu'ils faisaient paraître sur l'autel ; ils faisaient d'eux ce qu'ils voulaient et avaient l'art de les charmer, dit-on, en se frottant le corps avec de la couperose et du musc. Strabon rapporte qu'il y avait en Egypte des serpents et des crocodiles dont les femmes faisaient ce qu'elles voulaient. M. le Baron Denon, dans son voyage d'Egypte, confirme le fait comme témoin oculaire, et dit qu'il a vu des femmes jouer publiquement avec des serpents, comme on ferait avec tout autre animal.

onzième frise , représente un sacrifice du genre de ceux que l'on a déjà vus. Vient ensuite la peinture du solstice d'été exprimé par le signe du Lion et celui de la Vierge : celle-ci paraît inclinée comme pour désigner l'attitude qu'elle prend dans le ciel. Le scarabée , placé entre le signe du Lion et celui de la Vierge , annonce la prochaine intumescence du Nil.

La composition suivante fait voir un prêtre offrant des dons au Dieu suprême de l'Égypte. Cet hommage rendu à Osiris qui est assis sur son trône , se fait sur trois autels chargés de lotus , lesquels désignent les trois mois qui s'écoulent pendant l'intumescence du fleuve et la retraite de ses eaux. Enfin , les diverses peintures qui suivent celle-ci , forment le complément du sujet que l'on a voulu rendre. C'est ainsi 1° , qu'on voit la double image d'Isis précéder un prêtre qui porte le coffre mystérieux dans lequel on supposait Osiris enfermé après sa mort. Anubis , gardien d'Osiris , accompagne le coffre ; 2° une barque , dans laquelle voyage un prêtre en adoration devant l'image du Dieu , paraît ensuite : cette barque est suivie et précédée par deux singes ou cercopithèques , posés debout et dans l'attitude de marcher ; 3° la double image d'Isis reparaît. La Déesse aperçoit son époux dans la même barque ; la tête du Dieu , qui est assis et dans un état de repos , est cachée par un scarabée dont les ailes sont déployées : ceci exprime la résurrection d'Osiris. Deux cercopithèques , acculés ou assis , accompagnent la barque ; on voit aussi un prêtre à genoux , et les mêmes animaux précéder la même barque ; 4° (voyez le commencement de la première frise de la planche 7) un vautour , un serpent , un chat , un

palmier chargé de feuillages, et la figure d'Osiris à tête d'épervier, terminent cette partie de la grande frise indiquée 14.

D'après ce que je viens de dire, il est certain que l'exposition publique de ce tableau avait pour but de peindre, 1° l'équinoxe d'automne, qui, chez les Égyptiens, fixait l'époque de l'inondation tant désirée; 2° la mort d'Osiris, la diminution des jours, ou l'affaiblissement de la lumière; 3° le repos du Soleil ou d'Osiris au solstice d'hiver; 4° la résurrection d'Osiris ou son passage dans les signes supérieurs. Les révolutions célestes, ainsi exprimées, sont d'autant plus remarquables, qu'elles rappelaient aux Égyptiens cette partie de l'année qui comprenait la crue du Nil, la semence et la récolte. Enfin pour rendre compte d'une manière plus positive des figures hiéroglyphiques rapportées dans ce discours, il me suffira de rappeler à mes lecteurs l'idée que les Égyptiens attachaient au *cercopithèque*, au *chat*, et ce que Plutarque dit lui-même dans la légende qu'il a donnée de la Déesse Isis, à l'occasion de l'équinoxe d'automne ou de la mort d'Osiris; on lit : *Osiris est mis à mort par Typhon, son rival, génie ennemi de la lumière. Le coffre qui renferme Osiris est jeté dans le Nil.* Ce que le même auteur dit ensuite se rapporte au sujet suivant : *Isis, dit-il, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre qui renferme son corps.* On saura également que le singe ou le *cercopithèque* (1), chez les

(1) Le cercopithèque des Égyptiens est un singe à queue. Les Égyptiens du voisinage de Memphis rendaient un culte particulier au cer-

Égyptiens, était l'image du Verseau ou de *Cécrops*; et par conséquent l'emblème de l'élément de l'eau. Cécrops, nom que l'on donne au Verseau, veut dire *face de singe*, c'est pourquoi on voit ce signe, mis au nombre des hiéroglyphes; et figurer dans les mystères d'Isis sous la forme d'un singe ou d'un hyppopotame. L'hyppopotame ne se montrait jamais sur la terre qu'après le débordement du Nil. Le chat, consacré à Isis, représentait aux Égyptiens les différentes propriétés de la Lune (1), comme l'épervier

copithèque; de même que ceux d'Hermapolis ou de la *ville de Mercure*, un cynocéphale, espèce de chien.

Caylus possédait un cercopithèque en bronze, ayant les pattes posées sur une table chargée d'hiéroglyphes; il a été gravé dans l'ouvrage de ce savant, tome premier, planche 51. Il y avait dans le cabinet de Sainte-Geneviève un cercopithèque de porcelaine d'Égypte, vernissée en bleu, affublé d'une espèce de chaperon dans le goût de ceux que l'on voit figurer sur notre manuscrit. Il en existe un semblable à la Malmaison, dans le cabinet de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine.

(1) On a écrit dans les livres qui traitent des hiéroglyphes, que les Égyptiens avaient consacré le chat à Isis, et qu'en conséquence il représentait la Lune, parce qu'ils avaient observé que *la prunelle du chat s'élargissait et était dans toute sa grandeur dans la pleine lune, au lieu qu'elle se rétrécissait et diminuait dans le décours*. Ceci me paraît une fausse interprétation de l'emblème que les Égyptiens font paraître sur leurs monumens par la figure du chat. La dilatation plus ou moins forte qu'on attribue exclusivement, dans cette circonstance, à la prunelle du chat, est une propriété qui appartient à tous les animaux, même à l'espèce humaine. C'est une sage précaution de la nature, qui a voulu que cela fût ainsi; car la prunelle de tous les animaux, aussi bien que celle du chat, se dilate dans les lieux obscurs pour mieux voir, comme elle se rétrécit à la lumière pour n'être

leur représentait celle du Soleil. L'aigle ou l'épervier, ainsi que le vautour, que l'on a dessinés dans ce tableau, sont aussi du nombre des constellations qui jouent un rôle dans le ciel à l'époque de l'année qu'on a voulu peindre par la réunion des figures emblématiques que je viens de décrire.

7°. On ne saurait douter que ce manuscrit ne soit la représentation du ciel pendant plusieurs années, dont le nombre serait fixé à *trois*; car on voit successivement figurer trois solstices d'été, trois équinoxes d'automne, et par conséquent trois annonces de l'inondation et trois solstices d'hiver. Le solstice d'été était considéré des Égyptiens comme le terme de tout, parce qu'il finissait l'année ordinaire comme les grandes périodes ou *grandes années*; c'est donc un nouvel ordre de choses qui va se présenter à nos yeux dans la suite de la frise 14; mais ce nouvel ordre

pas aveuglé. Si on veut en faire l'expérience, il suffira d'approcher une lumière de l'œil d'une personne, on verra sur-le-champ sa prunelle se rétrécir, comme on la verra se dilater à mesure qu'on éloignera la lumière. Le chat n'a donc pas besoin d'attendre la pleine lune, ou le déclin de cet astre, pour élargir ou rétrécir la prunelle de son œil. Ainsi, je dis : le chat, par la faculté qu'il a reçue de la nature de dilater ou de rétrécir sa prunelle plus facilement que les autres animaux, et par conséquent de distinguer les objets aussi bien dans l'ombre qu'à la lumière; surveillant actif et toujours comme en sentinelle pour éloigner les animaux qui peuvent nuire à son maître, a été consacré à Isis; parce que la Déesse, surveillante comme lui, veille nuit et jour à la conservation des êtres qui peuplent ce vaste univers.

de choses ne sera véritablement qu'une répétition de tout ce qui l'a précédé (1).

Six figures colossales d'Osiris assis, et placées par trois sur deux lignes parallèles, représentent la durée du règne du Soleil dans chaque hémisphère. Les deux yeux qui sont peints au dessus de l'image du roi du ciel, répétés deux fois, expriment que la surveillance des Dieux sur l'Égypte est constante, que leur bonté est infinie, et qu'en conséquence l'inondation s'opérera conformément aux désirs des peuples. Cela est d'autant mieux représenté, que l'on voit Osiris lui-même placé dans une écluse ; il est censé l'ouvrir et la fermer à son gré. On remarquera que l'inondation est figurée par quatre canopes ou vases fermés chacun d'une tête différente. Ces têtes symboliques représentent les constellations qui marchent avec le Soleil pendant la durée de l'inondation.

Les Égyptiens, pour peindre le solstice d'hiver, donnaient le nom de *Canopus* à Osiris, et ils le supposaient enfermé dans une urne sémi-sphérique au haut de laquelle ils dessinaient la tête du Dieu. Ce vase mystérieux, que l'on portait dans la pompe isiaque, avait la forme d'un œuf. Il était percé d'une grande quantité de trous à tra-

(1) La période de la grande année des Chaldéens, qui nous a été fournie par Bérosee, était de QUATRE CENT TRENTE-DEUX MILLE ANS. On croit que c'est cette même portion de tems que le mouvement général des astres met à parcourir, et dont la révolution entière était appelée par les anciens, la grande année de restitution, qui a donné lieu à la fable si connue des quatre âges du monde, désignés par l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain et l'âge de fer.

vers lesquels s'écoulait du lait : c'était un symbole de la lumière pure , blanche ou laiteuse dans laquelle on supposait que les âmes se rejoignaient après la mort.

On voit ensuite le terme du solstice d'été , exprimé à l'occident par le repos d'Osiris , et à l'orient par l'apparition du Bélier , qui , en effet , monte le soir à l'orient lorsque le Lion se couche. L'œil de la suprême Divinité reparait ici avec tous les emblèmes de l'inondation qui va s'opérer. Ce Bélier triomphateur , l'imagé d'Osiris ou du Soleil dont il porte le disque sur la tête , est censé voyager toute la nuit dans le ciel (exprimé ici par la barque mystique), et on voit un prêtre , portant d'une main l'idole d'Osiris cultivateur , présenter une tête de lotus à un autre prêtre qui vient au devant de lui. Derrière ce groupe on voit paraître Isis ou le corbeau à tête de femme , que j'ai désigné plus haut comme l'emblème de la nuit qui fixe le terme du solstice. Le Vautour et l'Épervier tiennent la place qu'ils occupent dans le ciel ; et on voit encore la fameuse barque des mystères , chargée de quatre statues représentant les diverses formes qu'on donnait à Osiris. La barque est précédée par les images de deux prêtres assis dans l'intérieur d'un temple et ayant devant eux une table chargée de sept rayons de miel. Le miel , dont on faisait usage dans les mystères , est un symbole d'abondance (1).

(1) Les anciens offraient du *miel* aux Dieux au commencement de l'année , comme un présage qu'elle serait heureuse. Selon Varron , ils commençaient leurs repas par le miel , et selon Pline , ils s'en servaient pour embaumer les morts.

8°. Le solstice d'hiver ou la résurrection d'Osiris, qu'on voit sur le dernier tableau qui termine la composition du Papyrus, est représenté par l'attitude énergique que prend la grande Déesse Isis, après avoir retrouvé le corps de son époux, dont elle lève le disque étincelant de lumière au-dessus des eaux ou de l'horizon, pour le rendre aux nations consternées de sa longue absence. Les quatre singes ou cercopithèques, dont j'ai parlé plus haut, reparaissent, entourent la Déesse, et leur présence confirme de nouveau ce que j'ai déjà dit sur la composition mystérieuse du tableau ; puisqu'elle fait voir, d'une manière non équivoque, la résurrection d'Osiris ou du Soleil, qui monte dans les signes supérieurs lorsqu'il quitte le signe du Verseau ou *Cécrops* après son repos solsticial dans ce signe. C'est alors que ce Dieu triomphant et rayonnant de gloire monte sur son char, va éclairer les premiers jours du printemps, et rendre la vie à toute la nature. Cette peinture prouve donc que l'Isis des Égyptiens habitait tour à tour les enfers, la terre et les cieux, comme la Cérés et la Proserpine des Grecs.

Ainsi ce manuscrit précieux serait une espèce d'affiche publique ou d'almanach, sur lequel on aurait figuré les différens aspects du ciel pendant l'intumescence du Nil, en faisant paraître Osiris à la place du Soleil, et Isis à la place de la Lune et de la constellation de la Vierge. On y a représenté non seulement les travaux de l'agriculture comme la conséquence du grand phénomène que les Égyptiens attendaient tous les ans à la même époque ; mais encore on y voit les cérémonies qui se pratiquaient dans les temples pour remercier les Dieux que le peuple considérait

comme les principaux agens de toutes choses sur la terre : c'est aussi pour cette raison que l'hiero-grammatiste qui a conduit l'exécution du dessin, n'a point négligé de faire placer dans la main des Divinités qu'il a fait représenter, le Tau sacré, appelé aussi la *clef du Nil*. Les portes que l'on voit paraître dans ce dessin, désignent le temple où se passe la cérémonie. Ces portes sont au nombre de trois, comme celles à travers lesquelles les initiés étaient obligés de passer avant d'arriver à la manifestation de la lumière ou du dernier période de l'initiation. Les portes de fer, d'airain et d'ivoire, qui s'ouvraient successivement aux néophytes, pendant leur réception, désignaient l'Occident, le Midi et l'Orient. Après la porte de fer on errait longtemps dans les ténèbres, parce qu'il est de la nature de la terre d'être ténébreuse ; et c'était après le passage de celle d'airain ou du Midi, que le candidat passait par l'épreuve du feu, par celle de l'eau et de l'air, comme il n'arrivait au trône d'Osiris ou du Soleil ; à la jouissance d'une lumière pure, céleste et toute divine qu'après avoir franchi la porte de l'Orient. En effet, après son introduction au temple, l'initié voyait *lui-même les beautés divines*. Arrivé au sanctuaire, les statues qui se présentaient à sa vue, étaient au nombre de trois ; savoir Isis, Osiris et Horus. Ce sont ces mêmes figures que l'on voit paraître sur le manuscrit égyptien, l'objet de cette dissertation. Et si Anubis, ministre et compagnon d'Osiris, y est dessiné avec une tête de chien, c'est que dans la position du ciel que l'on a voulu rendre, le Soleil s'y montre accompagné de la constellation du grand chien. C'est ce même Anubis que les prêtres faisaient paraître dans les épreuves terrestres

ou ténébreuses des mystères , lorsque l'initié , après avoir descendu dans un souterrain profond , pour imiter le voyage du Soleil dans les signes inférieurs , rencontrait sur sa route trois hommes à tête de chien (dont les Grecs ont fait leur Cerbère) , lesquels , après l'avoir interrogé , le congédiaient selon sa réponse , ou lui ouvraient la porte d'airain qui le conduisait à l'épreuve du feu et à celle de l'eau.

Nota. Les anciens avaient affecté des couleurs particulières dans les mystères de la religion. Le *bleu* est l'image du ciel ou de l'espace immense qui nous enveloppe ; le *rouge* , celle du feu ; le *blanc* et le *jaune* , celle de la lumière. Le *vert* représente l'eau ou le fluide qui coule dans toutes les parties de l'univers. Le *noir* est l'image des ténèbres ou du vide.

Pour la connaissance des couleurs employées par les Egyptiens sur les manuscrits , comme sur les monumens , je renvoie mes lecteurs à l'explication que j'ai donnée de la Table Isiaque , page 61 du tome 2 de mon ouvrage intitulé , *Nouvelle Explication des Hiéroglyphes* ; on y verra particulièrement la description de celles qui couvrent ce manuscrit.

F I N.

NOTES ET GRAVURES

*Pour servir à l'explication du PAPYRUS EGYPTIEN
découvert à Thèbes.*

Le papyrus dont je donne ici la gravure en huit parties, peut être considéré comme une espèce d'affiche ou d'almanach, sur lequel on aurait figuré les différens aspects du Ciel pendant l'intumescence du Nil, en faisant paraître Osiris à la place du Soleil et Isis à la place de la Lune, et même de la constellation de la Vierge. On y a représenté les travaux de l'agriculture comme la conséquence du grand phénomène que les Egyptiens attendaient à la même époque; car ils le considéraient comme le principal agent de la fortune publique. On y voit les cérémonies qui se pratiquaient dans les temples pour remercier les dieux. Les portes que l'on voit paraître dans la première partie du papyrus, désignent le temple où se passe la cérémonie. Les portes sacrées, figurées au nombre de trois, dans la seconde partie, sont l'image de celles à travers lesquelles l'initié aux mystères d'Isis était obligé de passer avant d'arriver à la manifestation de la lumière. Ces portes désignaient l'occident, le midi et l'orient.

On ne saurait douter que ce manuscrit ne soit la représentation du Ciel pendant plusieurs années, dont le nombre aurait été fixé à trois, car on y voit successivement figurer *trois solstices d'été, trois équinoxes d'automne*; par conséquent *trois années d'inondation et trois solstices d'hiver*. Le solstice d'été était considéré des Egyptiens comme le terme de tout, parce qu'il finissait l'année ordinaire comme les *grandes périodes* ou les *grandes années*; c'est donc un nouvel ordre de choses, ou le commencement de l'année, que représente le premier tableau du papyrus. Ainsi on y voit, 1^o, l'équinoxe d'automne sous le signe de la Balance, qui, chez les Egyptiens, fixait l'époque de l'inondation tant désirée; 2^o la mort d'Osiris, la diminution des jours ou l'affaiblissement de la lumière; 3^o le repos du

Soleil ou d'Osiris au solstice d'hiver ; 4^e la résurrection d'Osiris , ou son passage dans les signes supérieurs.

Les révolutions célestes ainsi exprimées sont d'autant plus remarquables , qu'elles rappelaient aux Égyptiens les époques de l'année qui fixaient la crue du Nil , les semailles et les récoltes.

Après avoir comparé le papyrus de Thèbes à nos *almanachs* (*), je dirai : les premiers agriculteurs , pour régler leurs opérations , n'eurent d'autres moyens que d'observer les étoiles , dont les levers et les couchers précédaient de quelques jours le commencement de chaque saison ; ce qui est parfaitement exprimé dans l'ensemble général que présente le papyrus.

Les Égyptiens , comme je l'ai déjà fait connaître , entr'autres formes d'années , en avaient deux : l'année ordinaire ou civile , et une autre entièrement relative aux travaux de la campagne , que pour cette raison on appelait *rurale*. Elle ne se composait que de trois saisons : celle des *labours* , celle des *moissons* , et celle de l'*inondation*. C'est l'année rurale des Égyptiens qu'on a figurée sur la troisième partie du papyrus n^o 7 ; aussi paraît-elle comme séparée des autres sujets par un encadrement plus considérable. (Voyez pag. 31, 32 et 33, la description que j'ai donnée de cette division du papyrus.)

Le commencement de l'ANNÉE CIVILE des Égyptiens fut fixé à l'équinoxe d'automne , ce qui correspond au 28 ou au 29 d'août de l'année julienne. Je suis donc autorisé à dire que le premier tableau du papyrus que l'on voit ici , est une image de l'équinoxe d'automne , et , par conséquent , qu'il est la représentation du Ciel tel qu'il se montrait le premier jour de l'année civile , puisque j'y vois le *signe de la Balance* dessiné d'une manière remarquable , lequel paraissait immédiatement après celui de la Vierge , qui correspondait alors à notre mois d'août. Maintenant je vais examiner en particulier chaque figure du papyrus pour rendre plus claire l'explication que j'en ai donné.

EXPLICATION DE LA PREMIÈRE GRAVURE (numéro premier.)

(1) Le temple que l'on voit ici est celui des Dieux ; il est l'image du Ciel dans lequel ils habitent. (2) Osiris , ou le Soleil , protecteur de l'agriculture , armé des attributs du labour , est assis sur un trône duquel il est

(*) Chez les Égyptiens , le calendrier était regardé comme sacré , et les Pharaons , le jour de leur couronnement , ne pouvaient se dispenser de jurer sur le calendrier.

pensé diriger l'Univers. (3) Le disque ailé de l'astre bienfaisant qui plane au dessus de la tête d'Osiris-roi, ne laisse aucun doute sur la figure principale de la scène représentée.

Ce disque si remarquable, a passé chez des peuples plus modernes sous le nom de *limbe* ou d'*aurole*. Il est un symbole de la vie éternelle. Les orientaux le donnent encore à leurs divinités comme à leurs rois; les chrétiens le placèrent au dessus de la tête de Jésus-Christ, de la Vierge, même de leurs saints, et les Francs en ornèrent, après la mort, l'image des rois pour désigner l'apothéose. (Voyez au Musée des monumens français les statues du roi Clovis et de la reine Clotilde.)

Les ailes dont le *limbe* d'Osiris ou du Soleil est orné, désignent ses voyages dans le zodiaque, et expriment la rapidité avec laquelle il traverse l'espace immense des cieux. L'agathodæmon qui l'accompagne signale la bonté du Dieu. L'aile dirigée sur une ligne horizontale, est un symbole de la présence du Soleil sur l'horizon de l'Égypte, comme celle qui est baissée vers le centre de la terre, est la peinture de la ligne courbe qu'il décrit pour passer dans les signes inférieurs.

(4) On a donné une forme solide ou celle d'un cube au trône d'Osiris, ou à l'autel qui est devant lui, pour exprimer la durée du monde sur lequel il règne. C'est par une suite de la même idée que les Égyptiens avaient affectonné les formes carrées dans tous les monumens religieux. (5) On voit paraître ici un groupe ou une touffe de lotus servant de piédestal à quatre figures posées debout et ayant chacune la tête d'un animal.

Le lotus était considéré des Égyptiens comme un symbole d'abondance, parce qu'il croît dans le Nil; c'est par cette raison qu'il fut consacré à Isis et à Osiris. Les figures de ce groupe sont celles des constellations qui paraissent à l'orient tous les matins, lorsque le Soleil, étant en conjonction avec Isis ou la Vierge, provoque l'inondation ou le débordement du Nil. Ces constellations sont la Vierge, l'Hydre sacrée *Haïa*, ou le Nil, figurée ici par un hippopotame; le loup ou le chacal, et l'aigle ou l'épervier. Ce sont les têtes de ces animaux que l'on voit figurer sur quatre vases appelés *Canopes*.

Le canope est aussi un symbole de l'inondation. On donnait indistinctement à l'une de ces têtes celle d'Isis ou d'Osiris, non seulement pour exprimer que les Dieux du premier ordre étaient censés *hermaphrodites*, mais encore qu'ils avaient le pouvoir d'engendrer par leur propre volonté et sans la participation d'un autre sexe. Cette double forme des sexes dif-

férens, employée dans les hiéroglyphes, désignait aussi que le Soleil quittant le Lion solsticial, et se confondant avec la Vierge, en prenant les formes et l'attitude.

(6) Un hypopotame posé sur l'autel sacré des Dieux. J'ai déjà observé que l'hypopotame était l'image du Nil; j'ajouterai que la constellation désignée sous le nom d'*autel des Dieux* précède le lever du soleil, lorsqu'à l'équinoxe d'automne il provoque l'intumescence du Nil. (7) Bâton augural d'Osiris, surmonté de l'image de ce dieu. Ceci exprime 1° le pouvoir du sacerdoce, imprimé par le dieu lui-même à ses prêtres; 2° la protection qu'il accorde à son culte; 3° l'hommage que l'on doit à sa toute puissance. (8) Anubis, premier ministre et secrétaire d'Osiris, reçoit les ordres de son maître, et transcrit, sous sa dictée, le nombre de coudées auxquelles le Nil doit monter. La tête d'Ibis, qu'on lui donne, est un symbole de bienfaisance, car les Egyptiens supposaient que ce dieu, après l'inondation du fleuve, envoyait sur les terres de l'Égypte un grand nombre d'ibis pour détruire les reptiles et les animaux malfaisans; et ils croyaient qu'Anubis, en sa qualité de ministre ou d'envoyé du plus puissant des Dieux, prenait lui-même la forme de ces animaux et marchait à leur tête. (9) La Balance, signe céleste que l'on voit ici, désigne l'équinoxe d'automne; l'égalité de ses plateaux peint l'égalité des jours et des nuits. Dans l'un des plateaux on voit une palme, et dans l'autre un vase: ces deux symboles de fécondité se rapportent encore à l'inondation du Nil.

Anubis à la tête de chacal ou de loup, ainsi qu'Osiris lui-même, sous la forme de l'épervier, maintient l'égalité des plateaux, et Anubis, le bras droit allongé, soutient avec la main le poids d'un niveau qui se trouve au-dessus du fléau de la balance. Le motif de la métamorphose de ces deux divinités est suffisamment connu, et l'on saura bientôt pourquoi un cerco-pythèque, le symbole du Verseau, siège au-dessus du fléau de la Balance.

(10) Isis coiffée d'une palme, tenant dans sa main droite la clef du Nil, ferme le cortège. De concert avec son époux, Isis protège l'inondation; image de la Lune, elle est censée terminer à l'occident le jour qu'Osiris avait ouvert le matin à l'orient. Percée de son diadème, c'est-à-dire de la poule de Numidie, la déesse le dispose à répandre sa lumière argentée sur toute l'Égypte, jusqu'au lever prochain de son époux. Elle est donc, dans cette circonstance, l'image de la Lune, qui se montrait pleine la première nuit de l'équinoxe d'automne, au milieu de laquelle l'inondation se manifestait. Le grand prêtre, l'hierophante ou le gardien du temple, vêtu de

blanc, s'approche de la déesse pour prendre ses ordres et les transmettre aux nations soumises à ses lois. (11) Les quarante-trois figures, assises et coiffées d'une palme que l'on voit ici, désignent les quarante-trois jours que le Nil met à croître et à décroître. La première bande désigne l'accroissement du fleuve, comme la seconde, son décroissement. A l'extrémité de chaque bande, on voit un prêtre à genoux, qui rend grâce aux Dieux protecteurs de l'Égypte. (12) Les dix palmes et les huit figures d'agathodæmon, que l'on voit dans la frise supérieure du tableau, désignent les dix-huit coudées de la plus grande crue du Nil. La Balance et le singe qui en terminent les deux extrémités, rappellent l'équinoxe d'automne, époque célèbre du débordement du Nil. Isis protectrice, les bras ouverts et placée au milieu de la frise, est censée veiller à la conservation de l'Égypte; l'œil du maître ou de la surveillance l'accompagne.

Tout, dans ce tableau, comme on vient de le voir, a rapport à l'intu-mescence du Nil, et par conséquent à la prospérité de l'Égypte. Les colonnes mêmes qui supportent l'édifice où se passe la scène, sont fermées d'une tige de lotus dont les feuilles leur servent de base, et le fruit de chapiteaux.

Suivant les historiens, la grande crue du Nil, portée à dix-huit coudées, devenait une calamité publique pour les Égyptiens; mais la grande déesse Isis, par l'attitude de ses bras ouverts, indique suffisamment qu'elle saura retenir les eaux et contenir le fleuve dans de justes limites. D'ailleurs, les balances, parfaitement en équilibre et maintenues par le singe ou le dieu *Cécrops*, le symbole de l'eau, placés à chaque bout de la frise dont il s'agit, expriment de reste que le fleuve ne s'élèvera pas au delà de ce qu'il faut pour produire une heureuse récolte et amener l'abondance désirée.

DEUXIÈME PLANCHE DU PAPYRUS, (numéros 2, 3, 4, 5 et 6).

Les divers tableaux de cette gravure représentent les Dieux de l'Égypte et les cérémonies religieuses qui se pratiquaient pendant l'inondation du Nil, et avant les travaux consacrés à l'agriculture. Cette planche se divise en six tableaux.

PREMIER TABLEAU. Dans le numéro deux, (1) je vois un prêtre, tenant un bâton à la main, qui se présente devant Osiris. (2) Le Dieu tient d'une main le bâton augural, et de l'autre, la clef du Nil. La fonction du prêtre, dans cette circonstance, pourrait bien avoir pour but de supplier le Dieu suprême, protecteur des choses d'ici-bas, d'ouvrir les écluses

du fleuve pour la prospérité de l'Égypte. L'image d'Osiris, répétée ici trois fois, pourrait bien exprimer les *trois mois* que le Nil met à croître et à décroître.

SECOND TABLEAU. Le tableau *numéro trois* est plus considérable que le précédent : (1) on y remarque trois morceaux d'architecture représentant *trois portes*, qui pourraient bien être celles d'un temple. (2) A l'entrée des deux premières portes, on a figuré deux orateurs, ou deux prêtres, qui s'entretiennent ensemble. (3) Devant la seconde porte, se présente un personnage qui tient à la main un instrument qui m'est inconnu, mais que je crois être un nilomètre. (4) Vient ensuite un autre prêtre tenant un bâton à la main, comme pourrait l'avoir un appariteur ou un maître de cérémonie.

Une procession, composée de six personnages, sort de la troisième porte du temple; c'est ainsi que le fameux temple de Thèbes avait plusieurs portes, c'est-à-dire, la porte d'*orient*; celle du *midi*, et enfin; celle de l'*occident*. Tous ces personnages ont le caractère de la divinité. Plusieurs portent les signes des diverses transformations que prend Osiris, et tous portent d'une main le bâton augural, et de l'autre le tau sacré ou la clef du Nil. (5) Devant la marche, on voit un autel chargé d'un lotus, un prêtre en fait hommage aux Dieux. A la position que tiennent ces figures, à leur démarche et à leur allure sacerdotale, je ne doute point qu'elles ne soient là dans une fonction publique, et qu'elles ne soient l'image des prêtres égyptiens, qui tiennent la place des Divinités dans les cérémonies, et qui, pour rendre leur rôle au naturel, s'affublaient d'un masque représentant le Dieu dont chacun d'eux prenait la place. D'ailleurs, les prêtres officiers se montraient le visage couvert d'un masque de taureau, d'épervier, de lion, d'homme, de femme, de chien ou d'ibis, suivant le Dieu qu'ils devaient remplacer. A ce masque était attaché une capote de camail ou de chaperon qui, en prenant la forme du visage, cachait les bords du masque et produisait une illusion complète. Ainsi, le premier personnage (6) serait le représentant d'Osiris à tête d'épervier. Le second (7), ayant une palme sur la tête, serait encore Osiris à tête humaine ou l'image d'Ophiucus, comme la troisième figure (8) serait Isis; puis (9) Anubis à tête d'ibis, et enfin le cinquième et le sixième personnage (10 et 11) serait encore un emblème d'Osiris, chef du sacerdote, caractérisé par la mitre; il serait précédé de son ministre ou d'Anubis à face humaine.

On remarquera qu'il n'y a dans tout le cortège qu'Osiris et Isis dont la

ête soit ornée d'un disque ou d'une auréole groupée avec l'Agathodæmon. Ce disque mystique, l'apanage unique du Soleil et de la Lune, désigne donc la suprême Divinité.

Les tableaux QUATRE, CINQ et SIX, représentent également des fêtes publiques en l'honneur des Dieux. Ces tableaux seraient donc l'image des cérémonies religieuses ou de la célébration des fêtes qui se pratiquaient en Égypte pendant l'intumescence du Nil. Ainsi, les Égyptiens par l'exposition de ces peintures, auraient été avertis du devoir religieux qu'ils avaient à remplir, avant de se consacrer aux travaux de la campagne, comme on les a représentés dans les tableaux suivans : (Voyez planche trois du manuscrit).

Dans le QUATRIÈME tableau, je vois (1) le même prêtre en adoration et le même autel chargé de lotus. (2) Je vois l'emblème d'Anubis à tête d'ibis, puis (3) le même Dieu à tête humaine; (4) enfin l'hiérophante mitré ou le représentant d'Osiris; car chez les Égyptiens, le grand prêtre était sur la terre l'image vivante de la Divinité; comme elle, il était impassible, enveloppé dans l'ombre du mystère, et devenant pour ainsi dire l'égal du Dieu que l'on adore et que l'on révère; il était assis dans le temple, sur un trône d'or, et tout resplendissant de lumière.

Dans le CINQUIÈME TABLEAU, je vois encore (1) le même prêtre et l'autel chargé de la plante sacrée que l'on offrait à Isis, aussi bien qu'à Osiris; vient ensuite (2) le même dieu Osiris à tête d'épervier, puis (3) Anubis à tête de chacal, et (4) une répétition d'Osiris à tête d'épervier.

La même cérémonie est répétée sur le SIXIÈME tableau. Le même prêtre (1) et le même autel. (2) Osiris mitré à tête d'épervier; (3) le même à tête humaine, et (4) le même Dieu à tête de cercopythèque.

Enfin, je dirai, ces figures emblématiques sont celles des constellations à la tête desquelles le Soleil marche à l'époque de l'inondation; c'est - à - dire après avoir passé le *Lion solsticial*, et lorsqu'il couvre la *Vierge* ou *Isis* de ses feux.

Si, en me reportant en Égypte, à l'époque convenable pour expliquer leurs fables mythologiques, je veux dire, lorsque le Soleil ouvrait le printemps dans le signe du *Taureau*; si, dis-je, placé à l'orient, j'examine le Ciel au moment où le Soleil, dans le signe de la *Vierge*, provoquait l'inondation, je le vois s'élever le matin au dessus de l'horizon avec l'hydre brûlante, tandis que le *serpenteire* Ophiucus, placé au zénith ou au midi, se groupe avec *l'autel des Dieux*.

ayant à sa droite le *loup* ou le *chacal*, et à sa gauche l'*aigle* ou l'*épervier*. Je vois également à l'occident le *Céropythèque* ou le *Verseau*, appelé aussi *Cécrops*, et considéré comme le moteur du Nil.

J'observerai encore que les diverses transformations des Dieux de l'Égypte en animaux, pour fuir les persécutions du Prince des ténésbres, leur ennemi commun, ne sont qu'une peinture mythologique du dogme de l'immortalité de l'âme, et qu'une conséquence de la métempsychose, si célèbre dans l'Inde, et que l'on enseignait dans les mystères d'Isis : théorie, comme je l'ai dit dans le commencement de cet ouvrage, que Pythagore enseigna en Grèce et en Italie. Germanicus, en parlant de la métamorphose des Dieux de l'Égypte, raconte la fable suivante.

« Dans la terre que Python ou Typhon, dit-il, habitait une caverne
 » du Taurus, Jupiter assembla les Dieux, pour aviser au moyen de
 » résister à leur ennemi commun ; que ceux-ci ne voulurent point
 » quitter la terre ; et, d'un autre côté, ne se sentant pas en état de
 » résister à Typhon, ils prirent le parti de se métamorphoser en di-
 » vers animaux, oiseaux, poissons ou bestiaux. Ces Dieux, sous
 » cette forme, furent absolument méconnus de leur ennemi : c'est là,
 » ajoute Germanicus, l'origine du respect qu'ont encore aujourd'hui
 » les Égyptiens, pour les animaux. Typhon, trouvant le champ libre,
 » régna tyranniquement, fier de la frayeur qu'il avait inspiré aux
 » Dieux. Mais ceux-ci, au bout de dix-huit jours, délibérèrent sur les
 » moyens de le détruire. Ces dix-huit jours sont devenus tous les ans
 » des jours de fêtes, dont on a perpétué le souvenir. Apollon, armé
 » de la foudre de son père, tua le monstre dans le temple d'Apis à
 » Memphis, où se faisait l'inauguration des Rois de l'Égypte. »

TROISIÈME PLANCHE DU PAPIRUS, (*numéro sept*).

Le tableau que nous avons sous les yeux se divise en huit parties ; ces différentes parties paraissent avoir été consacrées, 1° à la représentation de l'inondation du Nil ; 2° à celle du labourage, qui s'opérait à la suite de ce phénomène si favorable à l'Égypte ; 3° aux semailles ; 4° à la récolte ; 5° aux sacrifices et aux hommages que les Égyptiens rendaient publiquement aux Dieux, pour les remercier après la récolte.

Première division du tableau. (1) Gâteaux mystiques en usage dans les initiations ; ces gâteaux sont l'image du Soleil et de la Lune. Les

Égyptiens , à certaine époque de l'année , les fabriquaient en terre , les consacraient , et en faisaient hommage à Isis et à Osiris. (2) Osiris , affaibli , enveloppé , et marchant sur un pied , est le symbole de l'affaiblissement des jours après l'équinoxe d'automne. Cette figure est donc la représentation de la diminution des jours ou de l'approche des ténèbres. (3) Le corbeau d'Apollon , perché sur le temple des Dieux , paraît ici comme dans la fable du déluge ; il fixe le terme de l'inondation , et devient par sa présence l'avertisseur ou le moniteur du bien qui doit en résulter. (4) La figure suivante représente Isis , sortant de la barque mystérieuse à la suite de ses voyages nocturnes. Elle retrouve son époux , et manifeste sa joie , ce qui est parfaitement exprimé par l'attitude de son corps et par la position de son bras : près d'elle on voit le nocher et la barque consacrée à son service ; c'est ainsi que l'on voit dans le Ciel la belle étoile appelée *Canopus* , conduire le vaisseau *Argo* , lui servir de pilote , et marcher avec la constellation de la Vierge. (5 , 6 et 7 .) Voici une autre peinture du Ciel ; car lorsque le Soleil placé à l'orient , le premier jour du printemps , se lève dans le signe du Taureau , au même moment , on voit à l'Occident le Verseau , ou l'homme , et au - dessus de lui , l'aigle , ou l'épervier , tandis que la Vierge , placée au zénith , se trouve précisément en face du Taureau , et le vaisseau semble fuir , s'éloigner de la scène , ou de l'horizon. Voilà pourquoi on voit ici Osiris monté sur un piédestal , et figuré sous les trois formes dont je viens de parler. Isis est placé devant lui , comme l'est la constellation de la Vierge dans le Ciel , et Anubis avec sa tête d'ibis , en sa qualité de secrétaire , constate par écrit les ordres de son maître.

Deuxième division du tableau. (1) Osiris coiffé de lotus , assis sur son trône devant un autel chargé de lotus , est lui-même un symbole de l'abondance qu'il verse sur la nature ; on peut donc , dans cette position , le comparer au Dieu Vertéme. (2) Isis debout , et accompagnée de l'ibis , son oiseau favori , partage la volonté de son époux ; par son geste , elle paraît lui annoncer la retraite des eaux du Nil , et indiquer qu'elle va entrer en campagne pour procéder à la culture des champs. (3) Van mystique , contenant les résultats de la récolte. On se rappellera que le *Van* était consacré dans les mystères d'Isis et de Cérés , comme dans ceux de Bacchus. (4) On sait que le labourage s'opérait en Égypte , immédiatement après l'intumescence du Nil , et lorsque les ibis venaient

purger la terre des insectes malfaisans : voilà pourquoi on a exprimé dans ce tableau la fin du labour , par la retraite des bœufs que la Déesse reconduit au bercail. (5) On voit ensuite la moisson telle qu'elle s'opère encore aujourd'hui dans nos contrées.

Troisième division du tableau. (1) Isis , sous la figure d'une femme , ensemence la terre. (2) La Déesse sous la même forme , conduit une charrue attelée de trois bœufs.

Quatrième division du tableau. (1) L'inondation du Nil est exprimée ici par deux barques formées d'un serpent. Toutes deux sont armées de six rames de chaque côté ou douze rames pour chaque barque. Ces barques sont posées sur des degrés propres à faire connaître la hauteur à laquelle le Nil s'élève progressivement pendant son intumescence. On compte douze degrés pour les deux barques , sept d'un côté et cinq de l'autre.

(2) Souterrain entouré d'eau , dans lequel les Dieux sont censés se retirer pendant la révolution du Nil ; car les Égyptiens supposaient que les Dieux habitaient dans les mers et dans les fleuves aussi bien que dans le ciel et sur la terre. De même les Égyptiens habitans les rives du Nil se renfermaient chez eux pendant l'inondation.

Cinquième division du tableau. (1) On voit dans une barque Osiris à tête de scarabée , placé sous le portique d'un temple , ayant devant lui un autel chargé d'un lotus ; le tout est placé dans la barque sacrée.

On remarquera généralement qu'au dessous de toutes les figures de lotus placées sur un autel , on voit le disque du Soleil exprimé par un *rondeau* parfait ; ce qui indique , selon moi , que le soleil ou Osiris siège dans cette plante comme dans toutes les parties dont l'univers se compose , c'est-à-dire *qu'il est présent par-tout*. Derrière le Dieu universel et tout-puissant , on a figuré la double représentation d'Isis armée du tau ou de la clef du Nil , pour annoncer aux Égyptiens que pendant l'inondation s'éconient deux révolutions lunaires ; car Isis est l'image de l'astre bienfaisant qui emprunte la lumière du Soleil pour nous la rendre , ou nous éclairer la nuit.

Sixième division du tableau. (1) Dans la division de ce tableau , on voit Osiris assis sur son trône , tenant dans ses mains un sceptre surmonté du Tau. (2) Derrière le Dieu , Isis debout , tenant la clef du Nil de la main droite , partage sa puissance ; (3) l'un et l'autre reçoivent des mains d'Anubis le bâton de commandement qu'il avait reçu d'Osiris , comme l'attribut principal de son ministère. En effet , Anubis , l'exécuteur des

volontés d'Osiris-roi, ou du roi du Ciel, est représenté ici comme un ambassadeur qui, après avoir rempli sa mission, vient déposer ses pouvoirs aux pieds de son maître. Anubis, dans cette position, annonce donc que la nature et les hommes ont rempli leur tâche, et que les peuples soumis à la toute puissance d'un Dieu suprême et bienfaisant, se disposent à lui offrir les sacrifices d'usage; ce qui est exprimé par le prêtre que l'on voit derrière Anubis et beaucoup mieux encore par les deux tableaux suivans.

Septième division du tableau. (1) Un prêtre à genoux devant un autel, rend grâce aux Dieux au nom du peuple. (2) L'autel est formé de quatre urnes, le symbole de l'intumescence du Nil. Au dessus de l'autel, on voit une herse; la présence de cet instrument est très-expressive dans la circonstance, ainsi que la place qu'on lui donne. La herse désignerait donc que le sacrifice dont il s'agit a pour but de demander aux Dieux l'heureux succès des travaux dont elle est l'image. L'autel, comme on le voit, est chargé de la cuisse d'un bouc, que je crois être un symbole du Capricorne. (3) L'autel de la divinité est chargé de deux idoles.

Enfin je dirai : ce sacrifice pourrait bien être un hommage particulier rendu à Osiris; car on sacrifiait à ce Dieu un bouc ou une chèvre, à l'équinoxe du printemps, pour honorer sa résurrection et son triomphe sur Typhon, qui l'avait mis à mort; et on lit dans la fable que le Dieu dut la vie au soin qu'Iolas prit de lui faire flairer une chèvre. Cette résurrection serait l'expression mythologique dont les magés se seraient servis pour rappeler au peuple la victoire que le Soleil remporte sur les ténèbres, lorsqu'en fixant son siège dans le Taureau, il fait aussi son entrée dans les signes supérieurs où il établit l'égalité des jours et des nuits, pour monter ensuite vers la case du Lion solsticial. Que voit-on alors à l'occident du Ciel? la chèvre Amalthée ou la bonne Déesse, placée au dessus de ce même Taureau qui, se montrant la première, au point du jour, annonce la théophanie d'Osiris ou du Soleil. De même Hercule, suivant Endoxe de Cnide, fut rappelé à la vie par l'odeur d'une chèvre, que le même Iolas lui fit flairer.

On remarquera que Iolas ou *Iolaüs*, frère utérin et compagnon d'Hercule, obtint à Olympie, le prix de la course des chars avec les chevaux qu'il avait empruntés à son frère. Iolas, comme Phaéton, habile dans l'art de diriger un char dans la carrière, serait donc le *cocher céleste*, qui porte la chèvre Amalthée sur son dos? En effet, Phaéton ou le cocher, préside au passage du Soleil dans les signes supérieurs, passage considéré allégoriquement comme sa résurrection. Ainsi cette chèvre serait un symbole

de la résurrection d'Osiris ; ce serait elle que l'on voit paraître souvent parmi les hiéroglyphes, figurée en entier ou par une simple cuisse ; comme on le voit ici, ou par sa tête seule, ainsi qu'elle se présente sur la Table isiaque. (Voyez tome 2 de mon ouvrage sur les Hiéroglyphes.)

Huitième division du tableau. (1) Ce tableau peut être regardé comme une suite du précédent, car l'autel sacré est orné des mêmes images. (2) L'autel se compose de même de quatre urnes ; mais on y voit l'animal en entier. Le même prêtre à genoux rend grâce aux Dieux comme il est exprimé ci-dessus.

QUATRIÈME PLANCHE DU PAPYRUS. (numéros huit et neuf.)

Cette planche se divise en huit parties ; elles représentent les diverses cérémonies religieuses qui se pratiquaient en Egypte à la suite de la moisson ; elles sont également une image du Ciel à la suite de l'intumescence du Nil.

Première division de la planche. (1) Le premier groupe que l'on voit ici représente une scène que l'on a pu remarquer dans le second dessin du même papyrus, indiquée par les numéros deux, trois, quatre, cinq et six. (1, 2 et 3) Je vois encore trois figures d'Osiris répétées, dont l'une à tête d'épervier, qui ouvre la cérémonie. Je vois aussi l'autel chargé de lotus, ainsi que le prêtre debout et figuré dans l'attitude de l'invocation.

Seconde division de la planche. (1) Ici la scène change, car Osiris, enveloppé comme une momie, paraît sur un pied ou dans un état d'affaiblissement. (2) Là, un prêtre montre à Osiris un scarabée et un papillon, les deux symboles réunis de la mort et de la résurrection, par conséquent de l'immortalité de l'âme ; la base principale de la doctrine que l'on enseignait dans le collège des mystères et de la religion des Égyptiens. Osiris, dans cette position, serait donc une image de la mort ou du Soleil domicilié dans les signes inférieurs, considéré cependant comme devant renaître au printemps pour réorganiser de nouveau la nature. (3) Paraît ensuite un tableau ou une espèce de pancarte montée sur un pivot, sur laquelle il semblerait qu'on a eu l'intention de figurer les différentes révolutions de la Lune pendant le cours de l'inondation. D'ailleurs, (4) devant le monument sacré dont je parle, je vois un prêtre semblable aux précédents, adresser des vœux à la Déesse protectrice de la nature ; ce qui confirme ce que j'ai dit plus haut sur cette peinture hiéroglyphique.

Troisième division de la planche. (1) Dans cette partie du dessin, on voit une grande base sur laquelle repose trois fois l'image d'un Dieu bien-faisant ; il est assis et armé du bâton augural. (2) Un prêtre également assis et en adoration devant le groupe divin, confirme son dévouement aux Dieux par l'expression de sa main gauche qu'il pose sur son cœur. Par cet emblème, n'aurait-on pas voulu représenter Osiris protecteur du Temps, ou des trois mois qui s'écoulent dans l'intervalle de l'accroissement des eaux du Nil et de leur décroissement ?

Quatrième division de la planche. (1 et 2) Isis est figurée sous le portique d'un temple, dont le prêtre officiant ouvre la porte ; derrière lui, on voit un autel nu et dénué d'offrande. La Déesse se montre ici dans sa grande parure ; coiffée de la poule de Numidie, sa tête est ornée du disque de la Lune et des cornes du Taureau : ce qui exprime, d'une part, sa métamorphose en vache, sous le nom d'Isis ; et l'autre, qu'elle prend son domicile dans le signe du Taureau ; d'une main, elle tient la clef du Nil, et de l'autre, le bâton augural. Elle se présente donc aux Égyptiens comme la maîtresse du temple ou *la Dame du lieu* ?

Cinquième division de la planche. Une autre scène se présente, (1) elle fait voir un prêtre croisé, et mitré, remplissant les fonctions d'Osiris. Ce prêtre debout et n'ayant qu'une jambe, est placé devant un autel qui est orné du disque du Soleil et d'un lotus. (2) Ensuite paraît une barque à deux rames ; un prêtre faisant les fonctions de pilote, dirige la barque qu'il monte vers le Dieu suprême qui lui fait face. Cette barque mystérieuse contient d'une part son conducteur, et de l'autre l'image d'Osiris à tête d'épervier, représenté assis sur un cube, le symbole du monde. La divinité d'Osiris est constatée par le disque du Soleil ou l'auréole divine, groupée du fameux serpent d'automne, l'image du zodiaque et de l'éternité. Derrière lui, on voit un ibis. Cet emblème est donc l'image du moteur du Nil, ou du Verseau que les Égyptiens, après la retraite des eaux du Nil, voient monter au zénith du Ciel avec l'aigle ou l'épervier ; là il devient paranatellon du vaisseau d'Isis, c'est-à-dire qu'il lui est opposé. Les Égyptiens voient alors à l'orient l'autel des Dieux, accompagné de son prêtre ou d'Ophiucus dont les mythologues grecs ont fait un prêtre d'Apollon, sous le nom de Laocoon.

Sixième division de la planche. (1) Osiris paraît ensuite dans la même barque, mais avec une tête humaine et ayant l'autel et le lotus devant lui ; (2) un prêtre debout devant le Dieu, se dispose à le recevoir. C'est bien là

l'image des voyages d'Osiris, ou du Soleil dans les signes inférieurs ; c'est celle du voyage que l'initié aux mystères d'Isis doit faire sur le fleuve sacré, lorsque, dépouillé de ses vêtements et armé de sa lampe, il le traverse en effet à la nage.

Septième division de la planche. (1 et 2) Anubis, armé de la clef du Nil et du bâton augural et à tête d'ibis, paraît ici placé sous le porche du temple dont un prêtre ouvre la porte. Les prêtres, par cette position, sembleraient se montrer au peuple comme les gardiens et les interprètes de la suprême puissance. (3) Plus loin la barque à deux rames reparait ; elle contient le même autel et la même divinité. (4) Un autre prêtre, toujours dans la même attitude, s'apprête à la recevoir.

Huitième division de la planche. (1) Un autre portique s'ouvre également par l'entremise d'un prêtre, et l'on voit paraître la déesse Isis avec le corps d'un oiseau. (2 et 3) Elle s'échappe à tire d'aile, tandis qu'un second prêtre la suit des yeux. On remarquera que dans cette partie du papyrus, on voit paraître les trois portes du temple de Thèbes que l'on a déjà vues.

Neuvième division de la planche. (1) Cette division représente le repos solsticial d'été, figuré par l'image d'Osiris, que l'on voit couché sur un lit composé des formes du Lion céleste. Au dessus de la représentation du Dieu couché, on voit Isis, toujours sous la forme d'un oiseau, qui lui apporte la clef du Nil, pour en ouvrir les écluses.

OBSERVATION. Voilà donc six autres fêtes en l'honneur des Dieux, qui auraient été célébrées en Égypte, après la récolte et pendant l'écoulement des jours *épagomènes* ou complémentaires ; comme on en célébrait également six, pendant l'intumescence du Nil, ce qui fait *douze fêtes* par an, une pour chaque signe. Le nombre douze était un nombre sacré chez les Égyptiens, comme il l'a été chez tous les peuples de l'antiquité.

Isis sortant de la barque ou du vaisseau céleste, emprunte les formes du corbeau d'Apollon, pour se joindre à son époux, de même la colombe ou l'oiseau de Vénus, sortant de l'arche après le déluge ; annonça le renouvellement de la nature par le rameau vert qu'elle portait dans son bec. Osiris, comme je l'ai dit, couché sur un lit de repos fait en forme de lion, est l'emblème du repos du Soleil dans le signe du Lion. En effet, le repos solsticial d'été avait lieu en Égypte, sous le signe du Lion ; et si on lève les yeux au Ciel, en se reportant

à l'époque convenable, en calculant d'après la précession des équinoxes; c'est - à - dire, lorsque le Soleil paraissait dans le signe du Taureau, le premier jour du printemps, on verra que le Soleil, en fixant son domicile dans le Lion, absorbe de ses rayons les constellations du *Vaisseau*, du *Corbeau* et de la *Vierge*. C'est bien là, je pense, le phénomène astronomique que nous représente le neuvième tableau de cette planche, ainsi que la fin du huitième.

CINQUIÈME PLANCHE DU PAPYRUS, (*numéros dix, onze, douze, treize et quatorze*).

Les divers tableaux contenus sur cette planche, sont la représentation des phénomènes célestes qui se présentaient aux Égyptiens, pendant l'inondation, ainsi que celle des cérémonies religieuses qui se pratiquaient en Égypte, soit pendant l'inondation, soit à la suite de ce grand événement; les tableaux ne sont donc que la répétition de ceux qui l'ont précédés.

Le *dixième tableau* du papyrus de Thèbes, se compose de trois figures symboliques. (1) On y voit le Dieu Osiris avec une tête d'Hyppopotame, se tenant sur une seule jambe.

Je ne doute pas qu'Osiris, ainsi figuré, ne soit la représentation du Phiver, de la décrépitude ou de la dégradation de la nature. L'année solaire et l'état de la nature, dans les quatre principales divisions de l'année, firent naître l'idée des *quatre âges*, désignés par quatre métaux d'une valeur et d'une pureté progressivement décroissante, tels que l'or, l'argent, l'airain et le fer. (2) Isis placée devant Osiris, est représentée avec une queue de serpent: c'est ainsi que la Genèse nous dit que le serpent prit la forme d'une femme, et que cet animal, sous cette forme, introduisit le mal dans le monde à la saison des pommes. Cette expression symbolique désignerait donc l'automne, l'éloignement du Soleil et l'affaiblissement de la lumière, ou la diminution des jours. (3) L'Ibis, ou l'oiseau sacré des mystères, est derrière Osiris; or, d'après tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il est clair que cette peinture est l'emblème du renouvellement de l'année égyptienne, et du débordement du Nil.

Le *onzième tableau* représente le corbeau d'Horus ou d'Apollon. Suivant Théon, le corbeau, par sa couleur noire, indique le Nil qui se retire. En effet, on a fait entrer le corbeau dans la fiction du déluge

solsticial imaginé par les Égyptiens : déluge qui était censé terminer l'année ; c'est-à-dire, une grande ou moyenne période solaire, au moment où le Nil inondait leurs terres. Il est vrai qu'à cette époque de l'année, les Égyptiens apercevaient au couchant le corbeau qui entrait dans les feux du Soleil ; tandis que cet astre lui-même voyageait tout le jour et les jours suivans, dans le vaisseau céleste, qui correspond dans toute sa longueur aux divisions du *Lion*, signe que parcourt alors le Soleil. Or, une fois le corbeau sorti des rayons solaires, il annonçait la retraite des eaux du Nil, et le Soleil fixait son siège dans la balance.

Le corbeau est figuré ici moitié *noir* et moitié *blanc*, pour exprimer sa présence dans le Ciel, avant et après le solstice ; c'est-à-dire, que la couleur *blanche* qu'on lui donne, serait l'image de la *lumière*, ou des longs jours du solstice, comme la couleur *noire* serait celle des *ténèbres* ou de la diminution des jours, laquelle a lieu immédiatement après le solstice.

La première scène du *douzième tableau* du *Papyrus* fait voir (1) Osiris sous la forme d'un lotus ; c'est-à-dire que la tête du dieu est posée sur cette fleur, dont la tige est censée formée de la partie inférieure de son corps. Pour exprimer la naissance du Soleil, ou d'Horus, on le représentait sous les traits doux et gracieux d'un enfant assis sur une fleur de lotus. (2) Derrière l'emblème de l'abondance, dont Osiris est ici l'image, on voit sous la forme d'un oiseau, comme on l'a vu figurer dans les *huitième* et *neuvième* tableaux de la quatrième planche. J'ai dit, que dans cette position, la Déesse des Égyptiens tenait la place du corbeau d'Apollon, dont on a fait Coronis dans des fables plus modernes et auquel les Indiens font jouer un rôle dans les métamorphoses singulières de leur dieu Vichenou. (3) Vient ensuite le disque du Soleil dont le trône doit être placé dans l'empire des eaux ; car il verse des torrens de pluie sur la terre. (4) Le Soleil pluvieux que l'on voit ici est accompagné d'un prêtre posé debout suivant l'usage ordinaire des Égyptiens. (5) Deux éperviers paraissent de suite, l'un monté sur un globe et l'autre sur un cube : celui-ci est armé comme Osiris lui-même dont il est la représentation ; c'est-à-dire d'un fleau à l'usage des grains. (6) On voit ici deux prêtres faisant les fonctions d'orateurs ; ils paraissent discourir sur un nilomètre placé entr'eux d'eux ; ainsi l'intumescence du Nil serait l'objet de leur conversation. Comme on vient de le voir, toutes les figures qui concourent à l'ensemble de cette pein-

ture, sont en rapport avec la révolution du Nil. (7 et 8) Le dernier groupe du douzième tableau se compose de deux prêtres et d'un serpent monté sur des jambes humaines. Par cette figure emblématique, on reconnaîtra bientôt Osiris sous le nom de Sérapis. Elle est l'image d'Ophiucus ou du *serpenteire*, dont la partie inférieure du corps se trouve sur la sphère, coupée par le colure, de manière à ne laisser voir que les jambes du personnage et le serpent dont il est armé. Ainsi, par cet emblème ingénieux, on reconnaîtra Osiris prenant le caractère du Dieu des enfers, de Pluton; ou du Soleil placé dans les signes inférieurs.

Les tableaux treize et quatorze de cette planche, ne sont qu'une répétition des fêtes et des cérémonies religieuses que l'on a vu paraître dans les précédens; ce qui est exprimé par un prêtre que l'on a placé dans chaque tableau. J'observe encore que les *trois autels* que l'on voit dans le premier tableau de la frise (indiquée par le *numéro quatorze*), sont l'image des *trois mois* que le Nil met à croître et à décroître; ces autels pourraient bien être aussi l'emblème des *trois années d'abondance* que les Égyptiens réclamaient de la bonté des Dieux pour remplir convenablement les greniers publics.

OBSERVATION.

Les dixième et onzième tableaux du papyrus, que j'ai dessinés ici ne sont qu'une conséquence du neuvième qui le précède; car ils coïncident parfaitement ensemble. On voit un ibis, Osiris ayant une seule jambe et une tête d'hyppopotame et Isis avec un corps de serpent. C'est ainsi que pour peindre l'automne ou la saison des pommes, l'auteur de la Genèse, dit, *que le serpent, ou le mauvais génie, prit la forme d'une femme pour tenter Eve*. Le corbeau monté sur un globe, paraît ensuite comme il se montra dans la narration du déluge ou de l'inondation.

La douzième peinture ou la douzième division du papyrus, est également la suite de celles qui la précèdent; tandis que la treizième et le commencement de la quatorzième représentent les divers hommages que les prêtres rendaient publiquement aux Dieux. On remarquera, que toutes les Divinités ont à la main le symbole de l'inondation; qu'elles représentent toujours Isis et Osiris à tête humaine, à tête de chien, d'épervier, d'hyppopotame ou d'ibis, et que ces formes sont

celles des constellations qui marchent avec le Soleil. On remarquera encore que chaque sujet est accompagné d'un prêtre qui est censé présider la scène représentée. Enfin, je dirai : la *deuxième* division est l'expression complète de l'abondance : on y voit 1^o le Soleil figuré par un globe, verser des torrens de pluie (voyez n^o 3) ; 2^o Osiris sous la forme d'un lotus en fleur, (voyez n^o 1.) ; 3^o d'Isis sous celle d'un corbeau (voyez n^o 2). Dans cette circonstance, on doit donc considérer le corbeau comme le précurseur de l'inondation, puisque le dernier jour du solstice d'été ou de l'année, il entre au couchant dans les feux solaires, et on lui donne la tête d'Isis, parce que le matin suivant, le Soleil se lève dans le signe de la Vierge, qui est accompagnée du corbeau, de manière que le Soleil, placé entre ces deux constellations, cache la tête de l'oiseau et le corps de la femme. On n'a donc représenté que ce qu'il y avait de visible ? A la suite de cet emblème ingénieux, on voit paraître deux éperviers, l'un monté sur un globe, et l'autre traversé d'un fléau. Il est inutile d'entrer dans de grands détails à cet égard, il suffira de rappeler au lecteur, que l'épervier est un symbole d'Osiris ; que le globe sur lequel il est monté est celui du Ciel et que le fléau, dont il est armé, est l'indication de la récolte qui aura lieu immédiatement après l'inondation. On ne doutera pas non plus, que le serpent monté sur les deux jambes humaines ne soit l'image du serpensaire, dont on a fait Sérapis, Esculape et le Dieu des enfers, lorsque le Soleil, à son passage dans les signes inférieurs, couvre entièrement cette constellation appelée aussi Ophiucus, Cadmus, Tantale, Laocoon, etc.

L'épervier, l'image de la constellation de l'igle, était en grande vénération chez les Egyptiens. On voit souvent cet oiseau dessiné sans plumes parmi les hiéroglyphes. On y voit aussi une simple tête d'aigle, que l'on dit être *blanche*, également dépourvue de ses plumes ; c'était véritablement l'accipiter ou l'épervier, qui, suivant Elien, était l'image vivante d'Osiris. Diodore de Sicile, dit formellement, qu'un faucon apporta aux prêtres de Thèbes, un livre dont la couverture était couverte de pourpre et dans lequel étaient contenues les lois et les cérémonies de la religion ; et c'est pour cela, ajoute-t-il, que les écrivains sacrés de l'Égypte portent sur leur tête une bande de pourpre et la figure d'un faucon.

Zoroastre, chef de la religion des Perses, adorateur du Soleil, en-

signait que la Divinité avait une tête d'épervier, et il donnait à cette Divinité tout les caractères de l'Être suprême et du bon principe ; du Dieu, source de tout bien, chef d'ordre et de justice, principe de sagesse et de toute perfection. D'après cela, on ne doit pas s'étonner de voir les Egyptiens surmonter le sceptre d'Osiris et même celui de leurs rois, d'une tête d'épervier. Cependant, on y remarque quelquefois la tête d'un coq, emblème que l'on retrouve aussi au nombre des hiéroglyphes. Le coq était consacré au Soleil, parce qu'il annonce son arrivée par son chant. On immolait un coq au Soleil et à Esculape. Socrate mourant ordonna d'immoler un coq en l'honneur de ce Dieu ; nous devons un coq à Esculape, dit le philosophe ; donnez-le donc sans délai.

L'Aigle était consacré dans les temples de Thèbes ; à Tyntiris, il était le Dieu lumière et l'ennemi le plus redoutable des ténèbres ; tandis qu'à Coptos on le détestait parce qu'il était l'image du feu, et conséquemment l'ennemi de l'eau. Voilà, sans doute, deux puissantes raisons, quoique contradictoires, pour voir cet oiseau, peint, dessiné ou sculpté sur les monumens égyptiens. Ces mêmes raisons me déterminent à faire remarquer qu'il est important de bien connaître les lieux et les contrées de l'Égypte où se trouvent les monumens que l'on veut expliquer, puisque les emblèmes qui, dans un lieu, peuvent être considérés comme l'image du bien ou du bonheur, sont, dans un autre, la représentation du mal ou de la destruction.

Plusieurs auteurs ont confondu le phœnix avec l'aigle et l'accipiter : suivant Nonnus, ce dernier tient de l'aigle ou du vautour.

L'aigle regarde d'un œil fixe les rayons du Soleil, et dirige son vol hardi vers cet astre sans être blessé de sa lumière. Il est, comme je l'ai déjà fait remarquer, le symbole du Dieu Soleil et l'emblème du feu ; ainsi le voit-on figurer ordinairement dans les images de Jupiter ; il y est peint comme son compagnon fidèle, tantôt à ses pieds, tantôt auprès de lui, tenant son foudre dans ses serres ; enfin, on le représente comme le gardien, ou plutôt comme le conservateur du feu céleste. Suivant Porphire, la majesté de l'aigle, la force et la hardiesse de son vol, peignent la majesté du maître des Dieux.

SIXIÈME PLANCHE DU PAFYRUS. (Suite du numéro quatorze.

Cette planche se divise en cinq parties ; elle est la suite des tableaux symboliques à l'aide desquels les prêtres égyptiens exprimaient l'incan-

cence du Nil , et fixaient les époques des fêtes qu'ils célébraient en l'honneur d'Isis et d'Osiris.

Première division. (1, 2, 3 et 4.) La première scène qui ouvre la suite de la quatorzième bande du papyrus, représente une fête et un sacrifice du genre de ceux que l'on a déjà vus. On y voit Osiris à tête d'hyppopotame, distingué par le disque du Soleil placé au dessus de sa tête ; puis la déesse Isis ornée de la palme mystique ; on y voit aussi l'autel et le prêtre placés comme dans les autres tableaux.

Seconde division de la planche. (1 et 2) Vient ensuite la peinture du solstice d'été, figurée par le signe du Lion et par celui de la Vierge. On nous fait voir la Vierge penchée en avant ou inclinée, pour désigner, sans doute, l'attitude qu'elle prend dans le Ciel. (3) Le scarabée, l'image d'Osiris par la position qu'on lui donne ici, détermine la place que le Soleil occupe entre le signe du Lion et celui de la Vierge : c'est ainsi que cette scène hiéroglyphique était pour les Égyptiens l'annonce du débordement du Nil. Cette attitude, donnée à Isis et à Osiris, serait donc un symbole de fécondation ?

Troisième division de la planche. (1) La composition suivante fait voir un prêtre faisant un sacrifice ; (2) cet hommage rendu à Osiris, qui est assis sur son trône, se fait sur (3) trois autels chargés de lotus, pour exprimer, comme je l'ai souvent observé, les trois mois que le Nil met à se déborder et à rentrer dans son lit.

Quatrième division de la planche. Les diverses peintures comprises dans cette division, forment le complément du sujet que l'on a voulu rendre : (1) ainsi, on voit la double image d'Isis précéder un prêtre (2) qui porte le coffret mystique dans lequel on supposait qu'Osiris avait été enfermé par Typhon : *Osiris est mis à mort par Typhon son rival, génis ennemi de la lumière*, a dit Plutarque. *Le coffre qui renferme Osiris*, continue le même auteur, *est jeté dans le Nil. Isis, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre qui renferme son corps.* (3) Anubis, gardien d'Osiris, suit le cortège. (4) Une barque dans laquelle (5) voyage un prêtre en adoration (6) devant l'image du Dieu. La barque est suivie et précédée (7) par deux cercopythèques, figurés debout et dans la position de marcher sur leurs pattes de derrière.

Cinquième division de la planche. (1) Ainsi, on voit reparaître la double image d'Isis : elle aperçoit son époux (2) dans une barque sous la forme d'un scarabée, le symbole de la résurrection. (3) Deux cercopythèques acalés

où assis sur leur derrière, accompagnent la barque : comme à sa suite , on voit (4) un prêtre à genoux faisant sa prière , deux autres cercopythèques le suivent. (Voyez sur la planche suivante la suite de cette division.) (5) Un épervier , (6) un serpent , (7) la déesse Isis sous la forme du chat *AElurus* ; (8) enfin un palmier chargé de feuillages , (9) et la figure d'Osiris répétée deux fois et placée l'une sur l'autre , terminent cette grande division de la quatorzième frise du papyrus.

Comme on vient de le voir , ce dessin et les précédens fixent le nombre et les époques des fêtes que les prêtres égyptiens célébraient en l'honneur de leurs Dieux ; comme ils montrent les constellations telles que les Égyptiens les voyaient à l'époque de l'immersion des eaux du Nil sur leurs terres ; d'ailleurs , pour eux , le singe était l'image du Verseau ou de Cécrops , comme je l'ai déjà observé : par conséquent il était l'emblème de l'eau si désirée pour l'engrais des campagnes. C'est aussi pour la même raison qu'on voit ce signe céleste sous la forme d'un singe ou d'un hypopotame , jouer un rôle dans la grande fête d'Isis , ou dans la pompe isiaque. (Voyez dans ce mémoire , pages 45 , 46 et 47 , ce que l'on doit entendre , dans cette circonstance , par la présence du cercopythèque , de l'hypopotame et d'*ælurus* ou de la déesse chatte.) L'aigle ou l'épervier , ainsi que le vautour que l'on a peint sur le papyrus , sont aussi du nombre des constellations qui jouent un rôle dans le Ciel à l'époque que l'on a voulu peindre.

SEPTIÈME PLANCHE DU PAPYRUS. (Suite du numéro quatorze.)

Cette planche se compose de quatre divisions , ce qui fait neuf divisions pour la totalité de la frise désignée par le numéro quatorze.

NOTA. L'explication de cette dernière partie de la cinquième division , de la quatorzième frise du papyrus , et dont les figures emblématiques sont indiquées ici par les numéros (3 , 5 et 6 , 7 , 8 et 9) , se trouve comprise dans la description de la dernière planche.

Première division de la planche. Une nouvelle scène se présente à nos yeux.) Six figures d'Osiris placées en ligne , représentent la durée du règne du Soleil dans chaque hémisphère. (2) Les deux yeux placés au dessus des (1) deux autres idoles d'Osiris , expriment la surveillance et la bienveillance des Dieux envers les Égyptiens , c'est-à-dire que l'inondation qui va s'opérer sera favorable à l'État comme au peuple : (3) cela est d'autant mieux figuré sur le dessin , qu'Osiris lui-même est peint dans les écluses du Nil

par il a le pouvoir de les ouvrir ou de les fermer à son gré. (4) Enfin, l'inondation est désignée par quatre cases ou canopes, représentant les figures des constellations qui accompagnent le Soleil pendant la durée du phénomène bienfaisant.

NOTA. Les Égyptiens, pour peindre le solstice d'hiver, donnaient le nom de *Canopus* à Osiris, et ils le supposaient enfermé dans une urne hémisphérique qui répandait de l'eau de toute part, et au haut de laquelle on figurait la tête du Dieu. Ce vase mytérieux que l'on portait en triomphe dans la pompe isiaque, avait la forme d'un œuf; il était un symbole du monde, dans lequel on supposait le Soleil enfermé ou comme emprisonné pendant son absence sur la terre.

Seconde division de la planche. (1) Le Taureau céleste ou le taureau Apis, paraît ensuite sur un piédestal; un prêtre lui offre de l'eau du Nil contenue dans un vase qu'il tient dans sa main droite. (2) L'œil d'Osiris, également sur un piédestal, paraît comme un symbole de la surveillance divine. (3) Osiris, à tête d'hyppopotame, paraît ensuite; il précède (4) l'autel de Sérapis désigné par un serpent et surmonté de quatre palmes. (5) Les deux révolutions lunaires qui se manifestent pendant le cours de l'inondation, sont exprimées par deux idoles de la déesse Isis que l'on voit à la suite de l'autel d'Osiris-Serpent, ou de Sérapis. (6, 7 et 8) Le solstice ou le repos du Soleil, est exprimé ici par les figures d'usage; car je vois l'idole d'Osiris couché sur un lit formé du Lion céleste, ainsi que les quatre vases symboliques dont j'ai parlé tant de fois.

Troisième division de la planche. (1) Cette peinture est encore celle du Soleil au solstice d'été. Cet astre paraît ici comme enchâssé dans un cube porté par deux lions: les deux extrémités du cube fixent l'horizon et couvrent le disque en deux. Le cube, chez les Égyptiens, était l'image de la terre. Ceci désignerait donc la longueur des jours au solstice; en effet, à cette époque de l'année, le Soleil prolonge ses rayons sur la terre; il paraît s'y incorporer et s'identifier avec elle pour ne plus la quitter; ainsi a-t-on peint la terre en blanc, pour rendre la lumière du Soleil dont elle est enveloppée. (2) Après le solstice, Osiris-Apis ou *Osiris-Taureau*, porteur du disque brûlant du Soleil, paraît dans une barque et commence sa course dans les Cieux. Ainsi, dans cette circonstance, la barque ou la nef que l'on voit paraître ici, avait un symbole du Ciel; elle serait celle dans laquelle les anciens faisaient voyager les Dieux. Ce dessin serait donc la peinture des voyages que le Soleil fait dans les Cieux; car (3) les six

conducteurs de la barque peuvent s'entendre des six mois que l'Astra-Dieu passe dans les signes supérieurs.

Éusebe nous apprend que dans la Haute-Égypte on célébrait tous les ans une fête à l'équinoxe du printemps, en l'honneur des Dieux, et qu'à Éléphantine on promenait pendant *douze jours* les statues des *douze grands Dieux*. « La chasse de Jupiter-Ammon ou à tête de bélier, dit » Diodore de Sicile, était portée au delà du fleuve en Lybie, et, quelques » jours après, on la rapportait, comme si ce Dieu fût sensé revenu d'Éthio- » pie. Hérodote, en parlant d'une certaine fête, dit que la statue de la Divi- » nité était renfermée dans une espèce de chasse de bois doré, et portée » dans un autre temple, la veille de la fête. »

Dans cette circonstance, je pourrais m'autoriser du passage de Diodore que je viens de citer, et je dirais que les statues d'Osiris, l'une à forme de *taureau* et l'autre à tête d'*épervier*, que l'on voit voyager ici dans des barques (*voyez le n. 1 de la quatrième division du papyrus*), pourraient bien exprimer le transport religieux de la statue d'Osiris, à laquelle les Égyptiens-faisaient traverser le Nil tous les ans, pour représenter la *néoménie équinoxiale* du printemps; car on se rappellera qu'Isis, ou la Lune, prenait alors son domicile au Taureau.

(4) Groupe de deux prêtres. Le premier porte d'une main l'idole d'Osiris coiffé de palmier et armé du bélier sacré, tandis que de la main gauche il présente à son compagnon une tige de lotus. (5) Derrière ce groupe on voit Isis sous la forme d'un oiseau, ou le corbeau d'Apollon ayant la tête de la Vierge céleste : allégorie que j'ai désignée comme l'emblème de la nuit qui fixe le terme du solstice d'été. Il ne peut y avoir aucun doute sur la représentation de la Déesse sous cette forme extraordinaire; car on voit à son cou le cistre, son instrument favori, consacré dans ses mystères, et le symbole de l'harmonie universelle dont elle est elle-même l'image (6, 7, 8 et 9). (7) On voit un prêtre assis dans l'intérieur du temple, offrant aux Dieux *sept* rayons de miel. Le miel est un symbole d'abondance : il était en usage dans les mystères, et les Égyptiens en offraient à leurs Dieux au renouvellement de l'année. De cette manière, il désignerait l'invocation, puisque l'année chez les Égyptiens, commençait à l'équinoxe d'automne, lorsque le Soleil s'établissait dans le Scorpion, et qu'il s'armait des serpens de Sérapis. (Le nombre *sept* désigne ici les sept planètes). (8) Autre prêtre d'Isis qui s'unit au précédent. (6 et 9) Viennent ensuite le Vautour et l'Épervier tels qu'ils sont placés dans le Ciel au moment où

le Soleil, en passant dans les signes inférieurs, provoque l'intumescence du Nil.

Quatrième division de la planche. (1) On voit encore la fameuse barque des mystères, chargée de quatre idoles, représentant les diverses formes données à Osiris pour peindre les constellations que le Soleil visite pendant l'inondation. Dans cette barque, on voit un autel chargé d'un lotus, et un prêtre dans l'attitude de sacrifier aux Dieux protecteurs de l'Égypte. (2) Devant cette même barque, on voit deux autres prêtres, dont l'un, placé sous le portique d'un temple, fait l'offrande de sept rayons de miel. (3 et 4) Au côté opposé, la statue d'Osiris se présente sur un piédestal, et plus loin on voit le même Dieu sous la forme d'un épervier, et armé de son bâton augural.

OBSERVATION. Enfin, on ne saurait douter que le papyrus de Thèbes, que je décris, ne soit la représentation du Ciel pendant plusieurs années, dont le nombre aurait été fixé à trois, car j'y vois trois solstices d'été, trois équinoxes d'automne, par conséquent trois années de l'inondation, et trois solstices d'hiver. Comme je l'ai déjà observé, le solstice d'été était considéré comme le terme de tout, parce qu'il finissait l'année; ainsi, les six figures colossales d'Osiris, placées trois par trois, que l'on voit dans la première division de cette planche, désignées par le n. (1), représentent la durée du règne du Soleil dans l'hémisphère inférieure. Comme les deux yeux placés au dessus de l'image du Ciel expriment que la surveillance des Dieux sur l'Égypte sera constante et éternelle; que leur bonté sera infinie, et qu'en conséquence l'inondation s'opérera comme il convient et conformément aux désirs des peuples.

HUITIÈME PLANCHE DU PAPYRUS (numéro quinze).

Le tableau que nous avons sous les yeux, l'image du solstice d'hiver, du règne de l'eau, de la station du Soleil, ou de son immobilité de huit jours dans le signe où il fixe son domicile à cette époque de l'année, se divise en deux parties.

Première division de la planche. (1) Dans la première partie de cette division, je vois le règne de l'eau exprimé par un cercle qui peint le Ciel ou le monde sublunaire, duquel s'écoule une pluie abondante. (2) Isis et Osiris, représentés assis de chaque côté du cercle, paraissent non seulement par leur attitude et leur position, présider au phénomène qui se passe, mais encore, ils semblent le provoquer pour le bonheur commun

des peuples. C'est donc le *solstice d'hiver* que l'on a dû représenter par cette peinture hiéroglyphique?...

Seconde division de la planche. (1) Dans le second tableau de cette gravure, je vois la station de *huit jours* d'Osiris ou du Soleil au solstice d'hiver, dans le signe du Verseau, exprimée par *huit singes*, l'image de Cécrops, qui veut dire *face du singe*; car, comme je l'ai souvent observé, les anciens appelaient le Verseau *Cécrops*. (2) Mais Isis, sortant elle-même du sein des eaux, paraît à l'orient, ayant retrouvé Osiris son époux, ou le Soleil triomphant des ennemis de la lumière : dans son enthousiasme, elle lève son disque étincelant; elle le montre au peuple. C'est une manière allégorique d'exprimer que le Soleil, après avoir demeuré comme enfermé pendant huit jours dans les Enfers, ou dans les lieux inférieurs au solstice d'hiver, sous l'empire de Cécrops, d'Ahriman ou de Pluton, renaît, commence une nouvelle carrière, et monte de quelques degrés dans les signes supérieurs. Ce tableau est donc la peinture du terme d'une révolution solaire, et en même tems l'annonce d'un renouvellement de choses dans le monde céleste ou d'une nouvelle période?..... C'est ainsi que se termine le célèbre papyrus de Thèbes. Je vais passer à l'examen d'un autre papyrus que l'on conserve à la bibliothèque du Roi, et qui a beaucoup de rapport avec celui-ci.

*Autre explication d'un Papyrus Egyptien conservé à la
Bibliothèque du Roi.*

On conserve à la bibliothèque du Roi un papyrus égyptien également découvert à Thèbes, et apporté en France par la commission d'Egypte. Ce manuscrit curieux porte douze pieds de long, et contient dix-neuf pages d'écriture.

Je ne parlerai ici que du tableau que l'on a dessiné, et placé en tête du papyrus, à peu près comme les vignettes qui décorent nos vieux manuscrits. Cette peinture hiéroglyphique fait voir, à peu de chose près, les mêmes figures et les mêmes groupes qui sont dessinés sur le papyrus que je viens de décrire. On a donc eu la même intention dans la composition de celui-ci? D'ailleurs, l'analogie qui existe dans ces deux ouvrages ne saurait sur

prendre, puisqu'ils ont été l'un et l'autre découverts dans des coffres de momies et dans la même ville. Ainsi, je dirai : ce tableau représente l'ouverture de l'année sous le signe de la balance, le débordement du Nil ou la prospérité de l'Égypte.

Comme dans le précédent, on voit le Soleil fait homme, présider la scène sous le nom d'Osiris; on y voit l'autel, le lotus, l'hyppopotame fureux, la gueule ouverte et alletante, posée sur un piédestal; l'animal symbolique regarde Osiris d'un oeil fixe, et semble demander à ce dieu l'eau nécessaire à son existence. Telle est l'attitude que prennent naturellement les chiens lorsqu'ils réclament quelques bienfaits de leur maître.

Plus loin Anubis, ses tablettes à la main, et dans la posture qu'on lui a donné sur le précédent papyrus, inscrit d'après l'ordre d'Osiris, les diverses hauteurs que le Nil va parcourir dans son intumescence. Isis, la chef du Nil à la main, se dispose, du consentement de son époux, à ouvrir les écluses du fleuve, et à en faire gonfler les eaux; ce qui est confirmé par l'exclamation d'un prêtre qui est placé devant la grande déesse des Egyptiens. Les bras étendus de l'hyérophante, expriment la joie ainsi que l'expression de son visage; il chante les louanges d'un dieu gouverneur du Ciel et de la Terre, et il entonne les airs religieux consacrés aux mystères de la grande déesse. Platon, dans le deuxième livre des lois, parle des chansons, où plutôt des airs d'Isis, qui étaient en usage dans toute l'Égypte. S'il en est ainsi, l'hyérophante, dans son enthousiasme, dirait aux Egyptiens : *Peuples de l'Égypte, et vous, sujets d'Osiris, vos vœux sont exaucés, les Dieux vous sont favorables; le Nil monte, puisse-t-il arriver à sa juste hauteur!*.... La figure suivante pourrait bien être une prêtresse; car les femmes des prêtres Egyptiens prenaient part aux sacrifices, et elles desservaient leurs époux dans les fonctions du saint office.

Comme dans le précédent papyrus, la scène se passe dans un temple consacré aux Dieux; de même les colonnes du temple sont formées par une tige de lotus. Comme le nouveau dessin présente quelques variantes dans son ensemble, je vais suivre l'explication des figures dans leur ordre.

EXPLICATION DU PAPIRUS.

Les colonnes qui supportent le temple dans lequel la scène se passe, se composent d'une tige de lotus : la fleur de cette plante, représentée dans tout son développement, en forme les chapiteaux et le serpent d'Éve,

le symbole de l'astomane se montre dans le chapiteau placé à l'occident du tableau. Osiris intré, assis sur son trône, préside la scène, et se trouve placé à l'orient. Un autel chargé d'un vase et surmonté d'une fleur de lotus, signale l'intumescence du Nil. L'hippopotame, posé devant le dieu sur un piédestal, la gueule ouverte et alletante, paraît réclamer, de la bonté du dieu, l'eau ou l'aliment nécessaire à l'extinction de la soif qui le dévore; d'ailleurs on se rappellera que l'hippopotame, mis au nombre des hiéroglyphes, devenait un symbole de l'immersion des eaux du Nil, car il ne paraissait sur les terres de l'Égypte qu'à la suite de l'intumescence du fleuve qui les arrose. Pour mieux exprimer l'abondance et la fertilité, on a eu soin de peindre ici un hippopotame femelle. On voit ensuite une tête d'Isis, dont je suppose le corps dans l'eau. Cette figure sert à exprimer la hauteur convenable à laquelle le fleuve doit monter; car l'Égypte serait submergée, si les eaux du fleuve dépassaient la mesure ordinaire. (Voyez ce que j'ai déjà dit à ce sujet.) On a donc figuré la déesse elle-même dans le fleuve et dirigeant les eaux, pour éloigner de l'esprit des Égyptiens toute idée fâcheuse à cet égard. Anubis, à tête d'ibis, secrétaire d'Osiris, inscrit la hauteur à laquelle s'élève le fleuve; ce qui a encore lieu tous les ans en Égypte.

L'idole d'Horus naissant, posé sur le sceptre de son père, auquel il doit succéder, figure dans le groupe principal du tableau, à la suite duquel on voit une grande balance, le symbole du signe sous lequel le Nil déborde. L'abondance que le débordement procure à l'Égypte, est exprimée par les fleurs de lotus qui terminent les extrémités du fléau de la balance; comme l'équinoxe d'automne et l'égalité des jours et des nuits est figurée par le juste équilibre des plateaux. Dans l'un des plateaux, je vois une figure acroupie et couronnée d'une palme, que je suppose être un symbole de la Lune ou d'*Isis protectrice*; comme dans l'autre plateau, je vois une espèce de disque, que je suppose être une image du Soleil ou d'*Osiris protecteur*; car, la puissance que le Soleil et la Lune exercent sur la terre, influent singulièrement sur le débordement du Nil, le principal objet que l'on s'est proposé de peindre dans ce tableau.

Anubis debout, avec sa tête de chacal, maintient l'égalité des plateaux de la balance.

Wesh. Le chacal est un symbole de la constellation du *loup*; ou de la *panthère*, qui joue un rôle dans le Ciel à l'équinoxe d'automne. C'est

pour cette raison que l'on peint Bacchus ou le Dieu des vendanges monté sur un char, traîné par des panthères ou des tigres, ayant à la main une grappe de raisin ou une coupe remplie de vin. On couvre aussi ce Dieu de la peau d'une panthère, parce que, à cette époque de l'année, le Soleil, dont Osiris ou Bacchus est l'image, couvre de ses rayons la constellation dont je parle.

Cette même balance est couronnée par un cercopythèque (1), le symbole du Verseau, comme je l'ai démontré plusieurs fois, lequel se place au zénith du Ciel, comme sur un trône élevé, au moment où le Soleil, placé dans la balance, se lève avec ses acolytes; c'est-à-dire avec les constellations qui accompagnent ce signe. Un prêtre, vêtu de blanc, partage les fonctions d'Osiris et d'Anubis. Il est reconnaissable par son costume et par la mitre dont il est coiffé.

Pendant la Déesse Isis, éloignée de la scène, comme l'est alors la vierge céleste, dont le lever s'opère plus tard que celui du Soleil, coiffée d'une palme, armée de la clef du Nil, et placée devant un autel chargé de lotus, se dispose à ouvrir les écluses du fleuve, et un prêtre debout, les bras ouverts, rend grâce aux Dieux. Près de lui une prêtresse d'Isis sacrifie aux Dieux conjointement avec son époux; car, en cette qualité, elle pouvait être associée au service des autels. Enfin, une grande frise termine la partie supérieure du tableau. Cette bande que l'on avait chargée d'hieroglyphe a été entièrement ruinée.

*Description d'une Peinture découverte dans le tombeau
des Rois à Thèbes, par les Membres de la Commission
d'Egypte.*

Cette peinture remarquable, qui décore le plafond du tombeau des rois à Thèbes, se divise en deux parties parfaitement égales dans leur

(1) Je ne partage point l'opinion de M. Denon, qui, en parlant de cette figure, dans son excellent ouvrage sur la Haute et la Basse-Egypte, dit que c'est un chien ou un hippopotame qui épanche de l'eau sur l'image de la terre. (Voyez les notes de son ouvrage in-4°, et dans l'Atlas la gravure du papyrus dont je parle.)

proportion. Chacune de ces parties est enveloppée d'une figure colossale d'Isis, représentée nue, si j'en excepte deux bracelets qu'elle porte à chacun de ses bras; savoir: l'un à l'articulation supérieure du bras, au dessous du deltoïde, et l'autre à l'articulation du poignet (1). Près du visage des deux représentations d'Isis, précisément dans la direction du nez, on voit un disque que je crois être celui de la Lune; et au côté opposé, immédiatement en face de la partie génitale de la même figure, on voit un scarabée dont les ailes sont déployées. L'animal tient dans ses pinces la boule fétide qu'il roule habituellement. Dans l'espace que laissent les deux bras pendant d'Isis, on voit une figure d'homme d'une proportion plus petite, et qui, comparativement à celle de la Déesse, rentre dans la proportion ordinaire.

D'après le simple exposé que je viens de faire, il n'y a aucun doute que cette figure ne soit celle d'Isis, ainsi que je l'ai avancé. La forme colossale, son attitude courbée et tournée de manière à envelopper tout ce qui l'entourre, exprime bien l'immensité de la puissance qu'elle exerçait, suivant les Égyptiens, sur la Terre comme dans le Ciel. Dailleurs pour renforcer cette expression, le grammatiste, directeur de ces sortes d'ouvrages, a eu le soin de faire peindre sur le corps de la Déesse; les cinq planètes, distinguées par autant de disques ou de ronds particuliers. Cette peinture mystérieuse est donc l'image de la Déesse universelle des Égyptiens; car ils supposaient que sa tête touchait le sommet du Ciel et ses pieds l'extrémité de la Terre. Comme la nature, elle est nue, et pour mieux peindre sa nudité, outre les formes de son corps exactement tracées dans toutes leurs parties, on n'a pas oublié de dessiner le voile dont elle se couvre habituellement; mais ici ce voile, orné de petits carreaux, comme les étoffes que font encore les

(1) Personne n'ignore qu'Isis, aussi bien que Junon, présidait aux accidens naturels qui survennent tous les mois aux femmes, car on les appelait l'une et l'autre *déesse des mois*. D'après cela on serait autorisé à supposer que l'on donnait aux deux déesses égyptiennes et grecques dont je parle, un croissant pour peindre les mois, et des bracelets pour indiquer qu'elles avaient appris aux femmes à compter certains jours, comme on voit encore aujourd'hui les Orientaux se servir des graines de leurs chapelets ou de leurs bracelets pour faire leurs comptes. Cette opinion est celle que manifeste Tournefort, dans son voyage du Levant, en parlant de la statue de Junon qui ornait le temple de cette déesse à Samos. Je ne vois rien de mystérieux dans les bracelets dont il est question, je les considère seulement comme un ornement qui convient d'autant mieux aux femmes, qu'elles l'ont généralement adopté.

sauvages , et dans le goût de celles que l'on appelle *écossaises* , flotte et descend en contre-bas du corps de la Déesse , qu'il développe entièrement. (Voyez pour ce vêtement , la planche représentant Nephthys ou Isis , Déesse de la mort.) Au dessous de ce voile , et dans toute sa longueur , on a représenté un sujet allégorique , dont voici la description.

Le sujet principal de la première division du plafond est assez bizarre pour la composition , elle fait voir la représentation du bœuf Apis , embaumé , ayant au dessus de sa tête celle d'un lion , couché sur ses quatre pattes et , vers ses pieds , un porc colossal , debout , qui s'appuie du pied droit de devant sur un triangle , et du pied gauche sur un crocodile. Derrière l'image du Taureau , on voit un homme debout , d'une plus grande stature que les autres hommes que l'on a mis en scène. Devant l'animal immonde , qui joue ici le principal rôle , on a figuré un homme à tête d'épervier ; il est monté sur le triangle sur lequel repose le porc , et perce , d'une lance qu'il tient à la main , le corps du taureau. Au dessus de la tête de cet homme , se dessine un autre personnage , qui perce également de sa lance , un crocodile qui se présente à lui.

Cette peinture ne peut être qu'une image du règne du cochon , qui , comme celui de l'hyppopotame , avait lieu après le règne du taureau , qui était censé mourir immédiatement après le règne du lion , ou après le solstice d'été , dont le lion était l'emblème , comme le taureau l'était du printemps. En effet le porc ou le cochon , mis au nombre des hiéroglyphes , annonçait aux Égyptiens la retraite des eaux du Nil , l'appurement des terres et leur délivrance des insectes et des plantes nuisibles à la végétation ; ainsi que le commencement du labourage auquel on employait quelquefois les cochons (1).

(1) *Du culte du porc chez les Égyptiens.*

Rien ne prouve que les Égyptiens aient jamais mis le porc au nombre de leurs divinités ; il paraît du moins certain qu'ils l'offraient en sacrifice ; voilà l'opinion de quelques auteurs ; mais le monument authentique que je décris serait la preuve du contraire. Suivant Hérodote et quelques auteurs , les Égyptiens employaient des porcs au labourage des terres ; cependant on pourrait révoquer en doute Hérodote lui-même et les autres auteurs qui , en parlant de l'agriculture des Égyptiens , disent qu'ils se servaient de porcs pour labourer et pour herser leurs terres , puisque rien ne prouve que l'on ait jamais employé les porcs à un semblable travail , et que l'on n'a jamais vu cet animal sur aucun monument , attaché à la charrue ou em-

C'est ainsi qu'à l'époque où les Egyptiens commençaient le labourage des terres, si on suppose le Soleil dans le signe du Verseau, comme il se plaçait de fait après l'inondation, on verra les constellations suivantes, se dessiner dans le Ciel, de cette manière, savoir : à l'Orient l'homme du Verseau appuyé sur son urne, le vautour ou l'épervier, le Poisson méridional (ou Dagon dieu des Syriens) ; le Taureau figurera au zénith du Ciel ou au midi, entre le triangle appelé Delta ou l'Égypte, Orion ou Orus, qui, le bras levé, paraît menacer le Taureau, de l'arme qu'il tient à la main, et au dessous de lui coule le grand fleuve appelé Nil, que les Egyptiens figuraient par un crocodile. A l'occident, on verra paraître le Lion ayant au dessous de lui la grande ourse,

ployé au travail de la terre. On sait seulement qu'après l'inondation du Nil, les Egyptiens lachaient sur leurs terres des troupeaux de cochons pour dévorer les racines des plantes aquatiques, le foin des grenouilles, des crapauds, et en général toutes les choses nuisibles à la végétation, que les ibis n'avaient pas eu le tems de détruire pendant le court espace qui s'écoule entre l'époque de l'inondation et celle du labour.

Il paraît certain que les Egyptiens considéraient le porc comme un animal immonde, car l'entrée du temple était défendue aux porchers ou aux gardiens des porcs. Suivant de Paw, « ils étaient distingués du reste de la nation par une longue chevelure. »

C'est pour cette raison, sans doute, que l'on voit aux deux porcs qui sont peints sur le plafond des tombeaux des rois à Thèbes, une longue mèche de cheveux descendre du derrière de la tête de l'animal, et suivre ainsi le long de son dos.

« Ils ne pouvaient s'allier qu'entr'eux, continue de Paw, de sorte qu'ils ont constamment formé une tribu isolée et couverte d'opprobres ». C'est de là que les Juifs, imitateurs des Egyptiens, ont eu horreur du cochon ; cependant les Egyptiens, à une époque de l'aunée, mangeaient la chair de cet animal, ce que ne faisaient pas les Juifs. Enfin, on ajoute que les Egyptiens entretenaient des cochons pour le service de l'agriculture ; qu'ils avaient institué des fêtes dans la célébration desquelles on immolait des porcs aux dieux, et que le peuple pouvait en manger la chair après la pleine lune, à compter du jour auquel le sacrifice devait s'exécuter : sacrifice cependant que l'on ne pouvait consommer dans l'intérieur du temple.

Porcs offerts en sacrifice chez les Egyptiens.

Comme on vient de le voir, les Egyptiens entretenaient des troupeaux de cochons pour l'agriculture ; du moins c'est l'opinion d'Hérodote et d'Énéas, cités par Blon. Les Egyptiens avaient institué deux grandes fêtes, pendant lesquelles on n'offrait pas d'autres victimes aux dieux que celles-là ; sans quoi ils se seraient multipliés au delà du besoin, a dit de Paw. Ce qui prouve que les sacrifices étaient très-fréquents à cette époque, et que l'on faisait une grande consommation de cet animal. C'est alors que l'on permettait au peuple d'en manger la chair, pourvu qu'il n'y touchât point après la pleine lune, jour auquel le sacrifice devait s'exécuter hors de l'enceinte du temple, non de la main des sacrificateurs ordinaires, mais par celles des ministres qui en étaient particulièrement chargés.

désignée sous les noms de porc ou de sanglier , et au dessous l'hydre brûlante connue aussi sous le nom de Nil, que l'on a figuré une seconde fois par un crocodile. D'après cela , si on veut reconnaître , avec moi , dans ce tableau céleste , celui que je veux décrire , on verra que l'on a réellement exprimé ce que le laboureur égyptien voyait dans le Ciel , lorsqu'il sortait de sa demeure , au lever du Soleil , pour se rendre aux champs.

Dix-sept figures , divisées en deux bandes , se dessinent de chaque côté du principal tableau. Toutes les figures ont chacune un disque au dessus de leur tête , pour désigner le Soleil , dont elles sont l'emblème. On en voit huit à droite et neuf à gauche. Les quatre premières de la droite représentent les quatre divisions du Ciel , par l'image du Soleil , sous la forme d'Osiris à la tête humaine , à tête de chien , à tête de loup et à tête d'épervier. Les quatre autres figures diversement posées , tiennent chacune un attribut différent ; l'une d'elles tient un rouleau de papyrus sur lequel le secrétaire d'Osiris devait inscrire les hauteurs progressives de l'intumescence du Nil. Les trois premières figures de gauche se présentent aussi dans des attitudes différentes ; elles sont également armées d'attributs : celui de la tête porte une palme à la main ; les quatre qui suivent sont la représentation d'Osiris à tête humaine , à tête de loup , à tête d'ibis et à tête d'épervier. Les deux dernières à tête humaine sont dessinées dans la même attitude. Il faut observer aussi que les six dernières figures de cette espèce de frise ont toutes la même allure , elle se touchent par la main et expriment un commun accord entr'elles.

Le sujet principal de la seconde division de la peinture thébaine dont je parle , se compose de la manière suivante : dans le milieu de la scène , le taureau Apis se montre comme le héros de la fête : posé majestueusement sur le joug que l'on impose ordinairement aux animaux de son espèce ; il est porté comme en triomphe par le représentant d'Osiris , ou par le prêtre chargé d'officier dans les cérémonies religieuses. Voilà donc le siège du Soleil bien déterminé dans le signe du Taureau , où il était alors l'équinoxe de printemps ; devant ce même taureau , paré de la gloire céleste , on voit le lion aculé sur ses pattes , ayant au dessus de lui l'image de la constellation de la Vierge ; au dessous , un crocodile , et derrière lui , un peu au dessus du crocodile , un scorpion bien dessiné ; de l'autre côté ou derrière le taureau Apis ,

on voit un homme à tête d'épervier, qui est renversé et qui tient à la main une espèce de pique ; plus loin, le célèbre porc dont j'ai déjà parlé, portant un ourse sur son dos, se dessine dans une grande proportion, ayant son pied droit posé sur un vase. Je ne puis me dispenser de faire remarquer qu'ici la constellation de la grande Ourse est peinte par deux figures en rapport avec les noms qu'on lui donne indistinctement ; ce groupe sera encore une image de l'union d'Isis à Osiris, que je désignerai par les noms d'ISIS-OURSE et d'OSIRIS-PORC : d'ailleurs, on sait qu'Isis, dans la pompe isiaque, était portée en triomphe sous la forme d'une ourse. Les Indiens avaient leur VICHENOU-PORC, et les Gaulois leur MERCURE-COCHON.

Cette peinture n'est pas le seul monument égyptien où l'on voit le porc jouer le principal rôle : Caylus, tome 1^{er}, page 65, planches XXI, XXII et suivantes, donne la gravure d'un morceau de toile, fragment d'une bande de toile chargée d'hieroglyphes, que l'on suppose avoir servi d'enveloppe à une momie ; entr'autres Divinités égyptiennes, on y remarque le porc et des prêtres rangés processionnellement, qui rendent hommage aux Dieux protecteurs du Nil ; le morceau de cette bande, qui appartenait à Caylus, est conservé à la bibliothèque du Roi ; la seconde partie, car elle a été coupée en plusieurs morceaux, se trouve dans le précieux cabinet de M. l'abbé de Tersan, qui a bien voulu permettre que l'on en prit le dessin.

Le père Montfaucon dit avec raison que l'ensemble des figures dessinées sur cette toile, représente un calendrier ; en effet, je retrouve sur cette bande curieuse, les mêmes personnages dans les mêmes fonctions, et placés à peu près comme ceux qui se trouvent dessinés sur le papyrus de Thèbes : le morceau de toile dont je parle, est donc comme le papyrus de Thèbes, une peinture des génies supérieurs qui régloit la marche des planètes et des constellations, une image de l'année solaire et rurale, une indication des mouvemens du Nil ; enfin, un rappel des époques où le peuple est dans l'obligation de remercier les Dieux des bienfaits qu'ils répandent sur la terre. C'est parce que les Égyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des corps, qu'ils traçaient toutes ces choses sur les enveloppes des momies, pour exprimer que le défunt avait été régulier observateur des devoirs de la religion pendant la vie, et pour le mettre à même de reconnaître l'époque de l'année au moment de sa résurrection.

Si, suivant mon usage, je consulte la sphère, pour obtenir des éclaircissemens sur les hiéroglyphes des Égyptiens, je me place à l'orient, lorsque le Soleil se levait dans le signe du Taureau ; à l'équinoxe du printemps, je verrai, au dessous de ce même taureau, Orion ou Orus ; au zénith, ce sera le Lion, ayant au dessus de lui la grande Ourse ; la Vierge se présentera derrière le Lion, et au dessous du roi des animaux, l'Hydre brûlante ou le Nil, sera figuré par un crocodile ; plus loin, toujours en suivant la même direction, c'est-à-dire dans l'éloignement, sera tracé le scorpion ou le signe dans lequel les Égyptiens avaient fixé la mort d'Osiris ; cette peinture hiéroglyphique représente donc à la fois les équinoxes de printemps et d'automne, les solstices d'été et d'hiver, le renouvellement de l'année, l'annonce de l'inondation, la retraite des eaux du Nil et le labourage ; enfin, elle serait désignée de la manière suivante, savoir : l'équinoxe de printemps par le Taureau ; le solstice d'été par le Lion ; le renouvellement de l'année ou l'équinoxe d'automne, ainsi que l'inondation, par la Vierge, le Scorpion et le crocodile ; la retraite des eaux du Nil et le labourage, par le porc ; et enfin, le solstice d'hiver, par la figure humaine à tête d'épervier.

À droite et à gauche du même tableau, on voit une espèce de procession, composée, à droite, de dix figures, et à gauche, de neuf : toutes ces figures sont posées debout et dans des attitudes peu variées : les trois premières de la droite, si j'en juge par leurs attitudes et leurs gestes, paraissent s'entretenir ensemble sur ce qu'elles voient, chacune cependant suivant les émotions qu'elles éprouvent : viennent ensuite les images des quatre incarnations d'Osiris, sous lesquelles on le faisait paraître successivement dans les temples pour peindre les différentes positions du Soleil pendant la révolution annuelle, savoir : à tête humaine, à tête de loup ou de chacal, à tête d'ibis et à tête d'épervier ; les trois dernières figures de cette procession paraissent prendre peu de part à la fête, si j'en juge par l'immobilité de leurs bras, qui semblent être collés le long de leurs corps.

La procession de la gauche paraît avoir Isis pour conducteur ; la Déesse ouvre la marche : elle est suivie des idoles d'Osiris à tête de lion, puis de chien, de loup et d'épervier ; derrière ces quatre figures, on voit un personnage dans une attitude qui indiquerait une sorte de crainte mêlée d'étonnement ; vient ensuite l'image d'Osiris sous la forme

d'une momie, que je considère comme un symbole de la mort ou de la destruction de la nature ; derrière celle-ci, marche une autre figure sans bras, mais elle est coiffée de deux palmes triomphales, qui pourraient bien exprimer le dégagement de la mort à la vie, c'est-à-dire un commencement de résurrection ; enfin, la dernière figure qui ferme la procession représentée dans une posture plus animée que les autres, tient, d'une main, un flambeau allumé, tandis que de l'autre main elle semble indiquer le Ciel.

Cette marche religieuse paraît être celle d'une initiation, et je ne suis pas éloigné de penser qu'elle est la représentation des épreuves par lesquelles les rois devaient passer avant de monter au trône. Ainsi, les principaux tableaux du plafond que je viens de décrire, seraient une peinture du Ciel, exprimée par les formes sacrées, désignées sous le nom d'hieroglyphes. C'est ainsi qu'en Égypte, les rois devaient s'immiscer dans la connaissance des hautes sciences, pour régner conformément aux lois : d'après cela, les quatre frises composées de figures marchant en procession, pourraient bien être la peinture des voyages de l'initié royal, auquel, sans doute, on ménageait les épreuves rigoureuses de la grande initiation. Ainsi, je considérerais la première figure de la frise dessinée à droite, et qui exprime l'étonnement comme celle de l'initié royal qui, au moment où il voit les lumières divines, prend en même temps la connaissance des signes et des symboles avec lesquels les prêtres grammatistes peignaient mystérieusement l'état du Ciel aux époques de l'année où l'homme devait rendre grâce aux Dieux et s'occuper des travaux relatifs à l'agriculture. La sixième figure de la procession de droite, serait le même initié traversant le souterrain dans lequel se passaient les épreuves de l'initiation ; l'attitude à demi inclinée de cette figure, son expression mêlée de crainte, tout, dans la circonstance, indique la position d'un récipiendaire qui marche dans les ténèbres avant de revoir la lumière ou l'instruction, qui seule fait le bonheur pendant le cours de la vie ; d'ailleurs, le porte-flambeau qui éclaire la scène, semble confirmer mon opinion à cet égard.

Observations générales.

D'après tout ce qu'on a vu jusqu'ici, il est du moins constant, que les hieroglyphes dessinés sur les papyrus, en général, ou sur les toiles dont les Égyptiens enveloppaient les morts comme sur le plafond du tombeau

des Rois à Thèbes, représentent : 1^o les divisions de l'année, par conséquent les deux solstices, les deux équinoxes et les révolutions du Nil ; 2^o les travaux de la campagne, qui s'opéraient à la suite de l'intermission du grand fleuve, que les Égyptiens, par reconnaissance, avaient divinisés ; 3^o les fêtes que ce peuple religieux célébrait dans le cours de l'année, pour remercier les dieux ; 4^o les attitudes et les figures que prenaient ces mêmes Dieux, dans les cérémonies du culte ; car les Égyptiens supposaient que les divinités protectrices du monde descendaient du haut de Cieux, pour diriger les choses d'ici-bas.

Quoiqu'en dise Pluche, dans son *Histoire du Ciel*, mon opinion est fixée à cet égard, et je dis : il est certain que les Dieux de l'Égypte n'étaient que la représentation du monde planétaire ou du Ciel (Voyez la deuxième gravure du papyrus de Thèbes, à l'article *observation*). C'est donc à l'astronomie qu'il faut avoir recours, si on veut une explication satisfaisante des formes monstrueuses des divinités égyptiennes, ainsi que de l'écriture sacrée ou hiéroglyphique.

Il est vrai que cette science profonde, entièrement due aux anciens Mages, se renfermait dans le sacré collège des mystères, et qu'elle n'en sortait jamais ; car elle n'était point communiquée aux étrangers, quoiqu'ils se fussent soumis à l'initiation. Il est encore vrai, que le secret inviolable des initiés reçus aux *grands* comme aux *petits mystères*, n'a pas peu contribué à jeter dans l'erreur la plupart des écrivains qui ont traité cette matière. Hérodote, lui-même, avoue qu'il ne lui est pas permis de rapporter tout ce qu'il a vu et entendu dans le cérémonial de l'initiation.

La diversité des opinions des philosophes de l'antiquité sur la *nature des Dieux*, prouverait ce que je viens d'avancer ; car s'ils eussent été admis à la *grande initiation*, uniquement réservée aux Égyptiens, ils n'auraient eu qu'une seule et même opinion sur cette matière, et ils n'auraient eu qu'une seule et même doctrine. Pour prouver jusqu'à quel point mon opinion sur les Dieux de l'Égypte est fondée, je rapporterai quelques détails relatifs aux représentans de la divinité ou aux prêtres chargés de l'initiation.

L'initié, après avoir subi les épreuves d'usage, était introduit dans le temple des Dieux, et il voyait les sublimes clartés, ou les *lumières divines*. Dans le sanctuaire du temple, au pied d'une espèce de *Trinité*, formée des statues d'Isis, d'Osiris et d'Horus, l'hierophante, ou celui

qui révèle les choses saintes, était assis sur un trône d'or resplandissant de lumière et vêtu d'un habit richement décoré; il était l'image du *Démiurgo*s, ou du fabricant du Ciel et de la Terre. Comme lui, il était impassible et voilé, pour exprimer que le créateur de toutes choses, l'être incréé se cache à nos yeux, et qu'il régit l'univers sans effort et par sa seule volonté. Ainsi, l'hierophante représentait *l'intelligence, l'esprit, la source de l'être et de la beauté; celui à qui tout obéit*: c'était Dieu....

Un prêtre richement vêtu se présentait à l'initié, on le nommait le *porte lumière*: il était l'image vivante d'Osiris ou du Soleil.

Un troisième prêtre se tenait près d'un autel, on le nommait *l'adorateur*. Il représentait Isis et portait un croissant sur la tête, semblable à celui qu'on donne à Diane, et ce serviteur de la grande Déesse, était censé annoncer la néomenie, et par conséquent fixer les différentes fêtes instituées pour louer Dieu, et le remercier des productions qu'il fait journellement éclore sur la terre.

Enfin, le quatrième prêtre, qui s'adressait au néophite, représentait Anubis, l'interprète de la volonté d'un Dieu suprême et tout puissant; semblable à Mercure, dans ses fonctions, auprès de l'hierophante, on le nommait le *messager des Dieux*. Accompagné de deux serpens, il se présentait à l'initié avec sa tête de chien et sa mesure du Nil. Ainsi donc ce fonctionnaire de la divinité, aurait été l'image de la belle étoile, appelée Sirius ou le *grand chien*, que le Soleil couvrait de ses rayons brûlans, à l'époque de l'année désignée sous le nom de Canicule.

Ce travestissement du prêtre en Dieu Anubis, désignait aussi l'inondation du Nil, et sa présence dans le temple servait à indiquer aux habitans des rives du fleuve, qu'ils aient à se retirer chez eux et à faire les provisions nécessaires à la vie pendant la durée de l'immersion des eaux; car ils se trouvaient enfermés dans leurs demeures, jusqu'à l'époque où le Nil, rentré dans son lit, leur permettait d'en sortir et de travailler à la terre.

Comme on le voit, toutes ces choses avaient rapport aux cérémonies des fêtes rurales instituées de première origine dans toute l'Égypte. Le premier but de ces fêtes, simples dans leur institution, aurait donc été d'apprendre aux hommes à *subsister, à régler leur travail, à vivre en paix et à espérer, en honorant les Dieux, un meilleur avenir*. (Ces fêtes en Grèce se nommaient *THESMOPHORIES*, en Phénicie et chez les Latins, *PALILIES*).

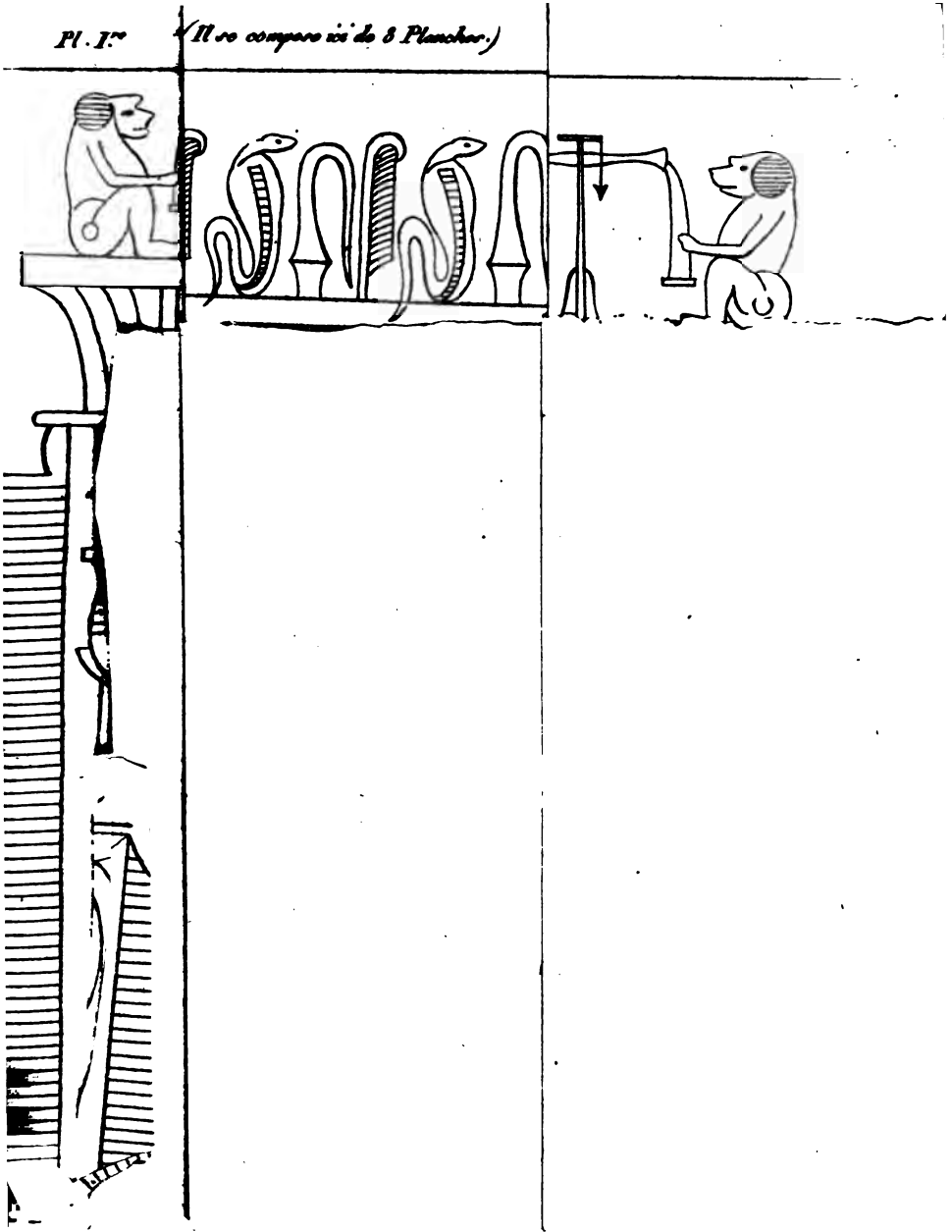
Ce qu'Isocrate, Épictète et Cicéron disent de l'initiation, mérito d'être rapporté pour la mieux faire connaître.

Le premier s'exprime ainsi : *ceux qui ont part aux mystères, s'assurent de douces espérances pour le moment de la mort et pour toute l'éternité. Tous ces mystères, dit Épictète, ont été établis par les anciens pour régler la vie des hommes et pour en éloigner les discordes.*

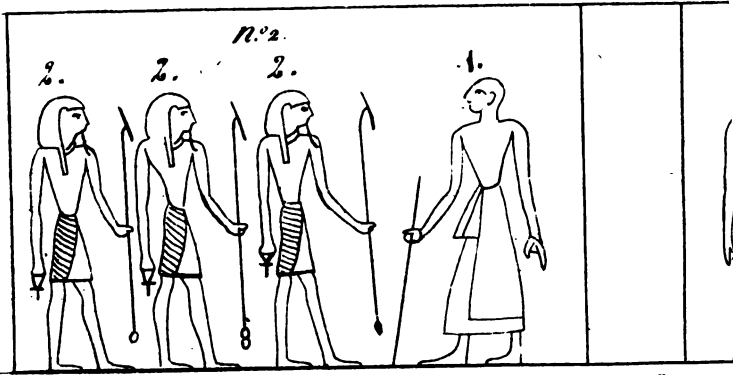
Je n'entre point, dit Cicéron, dans le détail des cérémonies d'Égypte, qui sont si saintes et si vénérables. Je passe aussi sous silence le culte qui est particulier à l'île de Samothrace, et les mystères qu'on célèbre à Lemnos, au cœur d'une vaste enceinte de forêt. Quand ces mystères sont expliqués et ramenés à leur vrai sens, il se trouve que c'est moins la nature des Dieux qu'on nous y apprend, que la nature des choses mêmes ou des vérités dont nous avons besoin.

Ce discours de Cicéron confirme mon opinion, et on voit clairement, par ce qu'il dit, que l'initiation est une véritable *autopsie* et par conséquent que l'on donnait aux initiés la connaissance de la vérité, c'est-à-dire, qu'on y traitait de la nature des choses; de l'origine des Dieux ou de la Mythologie, imaginée par les Mages, pour régler la pensée de l'homme, le maintenir dans ses devoirs et porter son adoration vers le Créateur. Or, par l'exposition publique de tous les symboles égyptiens, tracés sur la pierre, le marbre, l'airain ou sur du papyrus, il est certain que le législateur a voulu ramener toute l'attention du peuple vers la nature, en lui montrant les cérémonies usitées dans des fêtes propres à le maintenir dans la morale adoptée de son gouvernement. Ainsi, toute espèce de tableau semblable à ceux du papyrus de Thèbes, aurait rappelé aux Égyptiens quatre choses essentielles dans les devoirs que la religion et la société leur auraient imposés. Ils auraient donc été avertis : 1^o de glorifier de toutes choses l'Être suprême, l'unique intelligent qui mène à son gré l'univers; 2^o on leur aurait également annoncé le progrès du Soleil, et la circonstance des mois ou l'ordre de l'année; 3^o ils y auraient vu l'ordre des fêtes religieuses; 4^o outre cela, ces sortes de peintures mystiques, fixaient l'attention des Égyptiens, sur les jours caniculaires, sur les révolutions du Nil, et poignaient au même temps les travaux de la campagne, selon la nature du pays.

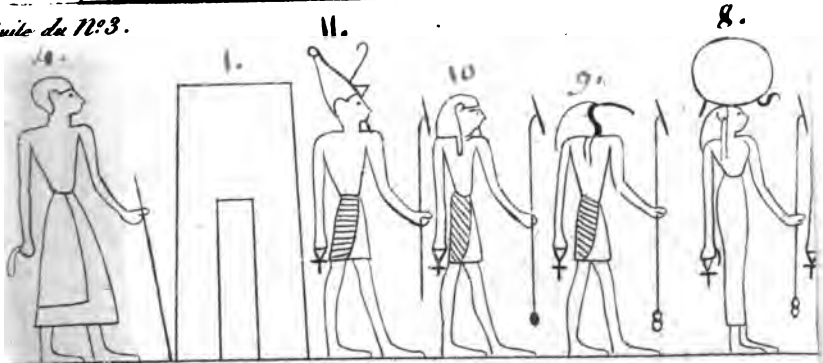
Le Chevalier ALEXANDRE LENQIR.

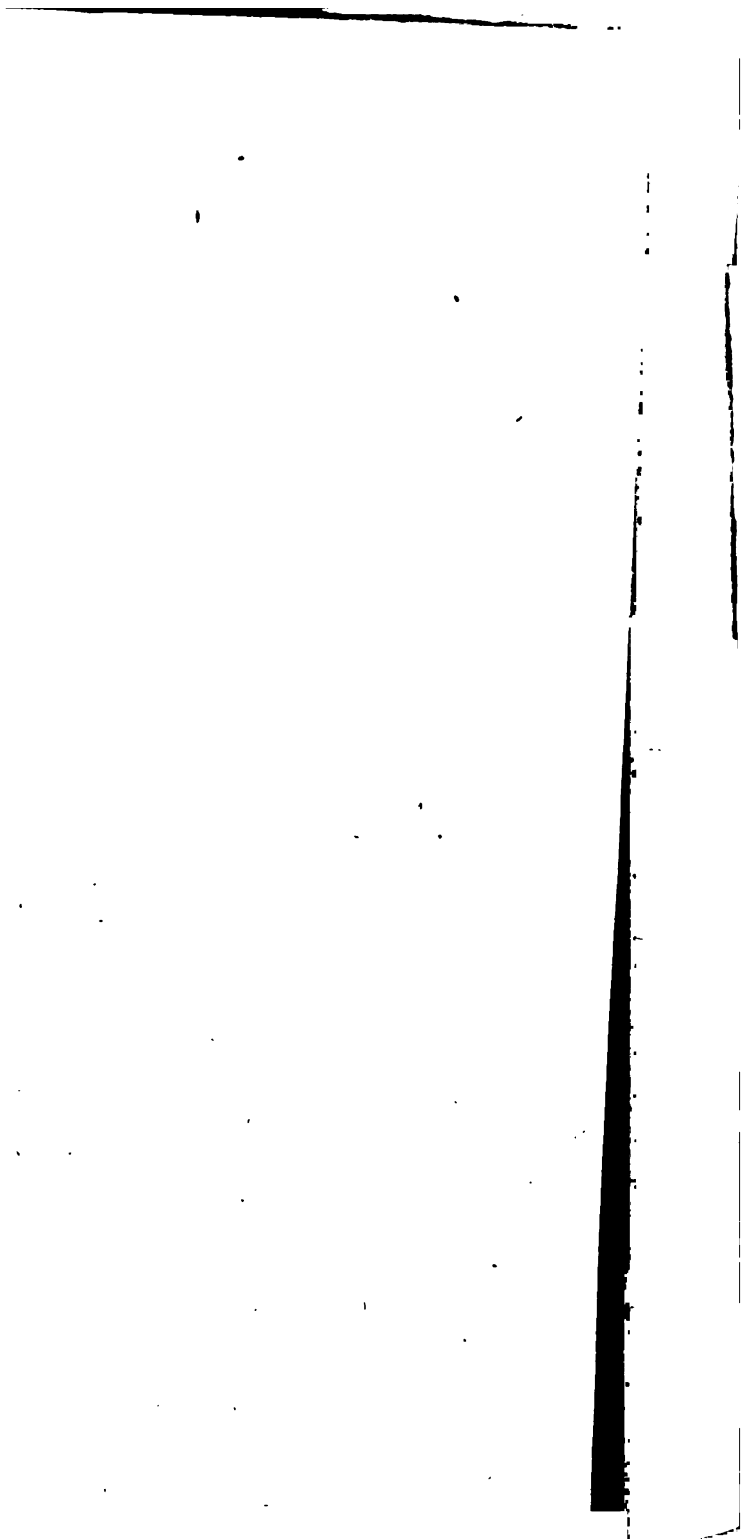


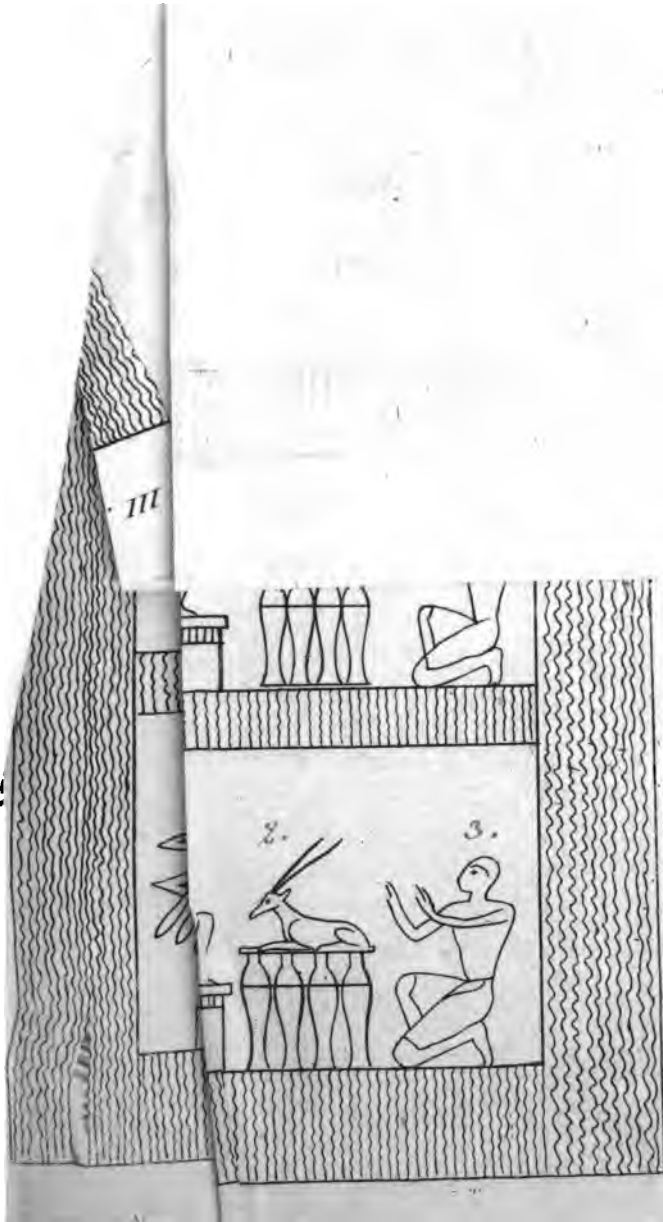




Suite de N.º 3.





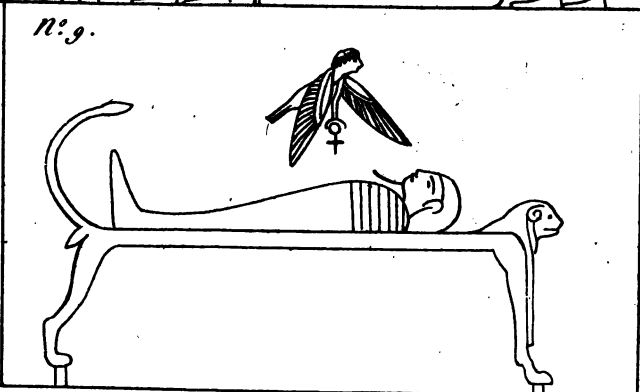




11/11

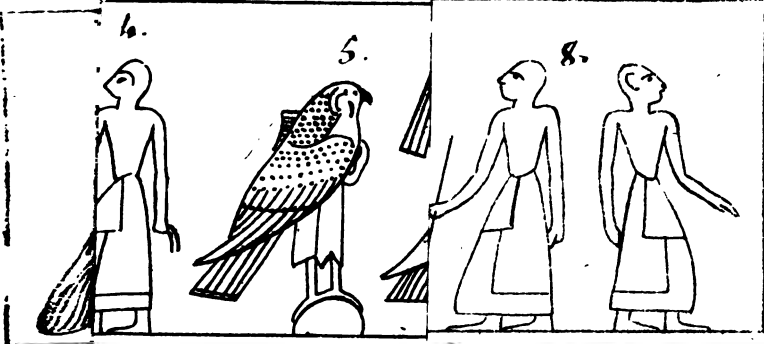


N. 9.





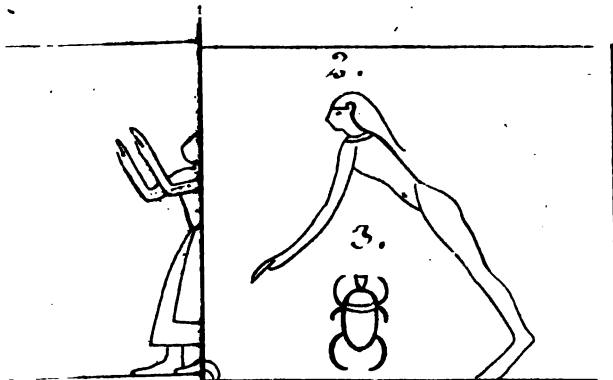
Pl.



Suite du N° 14.







Suite de

